THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1164

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Le Patriotisme Brabançon, pièce en 3 actes. 1790.

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

LE

PATRIOTISME BRABANÇON,

PIECE NATIONALE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

LE

PATRIOTISME BRABANÇON,

PIECE NATIONALE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

. . . . . Falsa sub imagine recti
Decipiunt stolidos, ac Religionis in umbra
Mille actus vetitos & mille piarula condunt.

MARCELLEUS PALINGENIUS.



A LILLE,

Chez LES FRERES DE VÉRITÉ.

1790.



ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MA PATRIE.

J'AI vu des tyrans qui cachoient ſous le voile du bien public le deſſein de t'aſſervir, qui travailloient à rendre tes enfans eſclaves, ſous prétexte de les rendre heureux. J'ai vu des tyrans qui ſe ſervoient du manteau de la Religion pour dérober à nos yeux le poignard dont ils vouloient te déchirer le ſein; qui, au nom ſacré de la liberté, élevoient l'empire du deſpotiſme le plus cruel & le plus abſolu; qui ſappoient ton ancienne conſtitution, pour conſtruire ſur ſes débris l'édifice de la tyrannie. J'ai vu des tyrans qui épaiſſiſſoient les ténebres de l'ignorance pour cacher à tes enfans les lumieres qui devoient leur deſſiller les yeux, & leur faire appercevoir les principes ſur leſquels devoient poſer la baſe de ta proſpérité; qui vouloient étouffer les germes de toute idée ſalutaire,

qui tendoit à renverſer leurs projets inſenſés & meurtriers ; qui forgeoient des crimes pour avoir occaſion de perſécuter ceux qui portoient le flambeau de la vérité dans ton enceinte ; qui voudroient poſer un mur de ſéparation entre tes contrées & celles où la raiſon domine, afin d'en écarter les influences, & jouir, à l'abri de la ſtupidité, de la domination que leurs fourberies ont forgée. J'ai vu tes plus zélés défenſeurs menacés d'être punis comme rebelles, comme des perturbateurs du repos public, comme des innovateurs dangereux, qui vouloient tout mettre en combuſtion. Et c'eſt ton nom qui voiloit tous ces attentats. J'ai vu ces tyrans, & mon cœur en a frémi. J'ai voulu déchirer le bandeau qui cachoit la vérité à mes Compatriotes : j'ai voulu déchirer le funeſte bandeau qui cachoit tes ennemis. J'arracherai le maſque à ces impoſteurs qui nous égarerent ; leur face hideuſe ſera découverte, & mes Concitoyens frémiront à l'aſpect du précipice que ces tyrans creuſoient ſous leurs pas : ils ſe hâteront de le combler, & de retirer leur confiance à ceux qui en abuſent indignement,

qui outragent la Religion en la faiſant ſervir de marche-pied au pouvoir arbitraire & abſolu.

Mes lumieres ſont foibles, je l'avoue, mes talens ſont médiocres pour exécuter ce grand projet; mais l'amour de la patrie qui embraſe toute ame honnête y ſuppléera : c'eſt ce feu ſacré qui a guidé ma plume; c'eſt ce feu ſacré qui m'a fait percer le dédale de la conduite tortueuſe de tes ennemis. Il eſt des occaſions où on ſe rendroit criminel ſi on ne dévoiloit entiérement la vérité; je ne la ſurcharge point d'ornemens, je la montre dans toute ſa ſimplicité.

Puiſſe ce foible eſſai, ma chere Patrie, ramener tes enfants égarés; puiſſe-t-il ſervir à renverſer le deſpotiſme monſtrueux qui nous écraſe; puiſſe-t-il le terraſſer & le plonger dans le néant! Puiſſe cet écrit contribuer à ta proſpérité! Puiſſent mes yeux appercevoir les rayons du bonheur dont tes enfans ſont ſi dignes! Tels ſont mes vœux. Je ne regretterai point mon exiſtence, j'en verrai approcher la fin ſans murmure s'ils ſont exaucés, ſi mes derniers regards ſe portent ſur ma Patrie heureuſe.

AVERTISSEMENT.

DÉCHIRER le bandeau que le fanatiſme a mis ſur les yeux des Belges, eſt le but qu'on s'eſt propoſé dans cette Comédie. Pour les ramener au bon ſens, pour leur faire abjurer les erreurs funeſtes dans leſquelles les Prêtres les entraînent, il faut démontrer l'abſurdité de leur prétendu patriotiſme ; & le moyen le plus propre pour atteindre ce but, étoit de dévoiler la conduite des Miniſtres de la Religion, en mettant le langage de la raiſon à côté de celui que tiennent les Chefs de la rébellion Belgique.

Il y a huit mois que cette Piece eſt faite ; pluſieurs faits, dont il ſeroit trop long de rendre compte au Public, en ont empêché l'impreſſion ; je la donne telle qu'elle étoit alors. Le moment de l'*à-propos* ſeroit-il paſſé ? Je ne le crois pas.

Le vertueux LÉOPOLD, qui n'a jamais ceſſé d'être le légitime Souverain des

Pays-Bas, va régner ſur les Belges; il les domptera par ſes armes, & ſa bienfaiſance lui ramenera les cœurs de ſes ſujets égarés. Il faudra donner une conſtitution aux Belges; il leur faudra donner des répréſentans. Comment les choiſira-t-on? Y laiſſera-t-on ſubſiſter les diſtinctions d'ordres? Les maux qui ont affligé les Bays-Bas depuis trois ans reprouvent cet ordre de choſes. Si la naiſſance ou la mître donnent entrée aux Etats, les troubles des Pays-Bas feront interminables : les Puiſſances rivales de la Maiſon d'Autriche y entretiendront cet eſprit de rébellion qui juſqu'ici a caractériſé ce peuple, & la premiere guerre étrangere que l'Autriche devra ſoutenir, rallumera le feu mal éteint qui embraſe aujourd'hui les Provinces Belgiques. LÉOPOLD ne deſire que la proſpérité de ſon peuple; & la nouvelle organiſation d'Etats que Valere propoſe dans la *premiere Scene du deuxieme Acte*, peut ſeule la ramener & l'y fixer d'une maniere inébranlable.

Parlons un peu de la Piece. On s'é-

tonnera que deux Prêtres viennent s'entretenir dans une maiſon étrangere, on critiquera peut-être le lieu de la ſcene ; mais Moliere place la ſcene du *Miſantrope* dans la maiſon de Célimene, & le premier Acte ſe paſſe ſans que cette coquette paroiſſe.

Si le langage de l'Abbé & du Chanoine n'eſt pas celui des Abbés François, s'il n'en a point la légéreté, qu'on ſe ſouvienne que je peints des Prêtres Flamands, qui ne parlent jamais qu'avec cette morgue arrogante que le bigotiſme & l'ergotiſme inſpirent.

Si je baffouois un lâche vis-à-vis d'un brave militaire, celui-ci, loin de ſe fâcher du portrait que je fais de poltronnerie, en riroit, & ne s'approprieroit point les traits que je lance contre celui qui prend le maſque de la bravoure. Il n'en ſeroit pas de même du faux brave qui chercheroit à décrier le Peintre & ſes portraits. Il en eſt de même ici. Les Prêtres vertueux, dignes du miniſtere qu'ils exercent (& il en eſt), me ſauront gré d'a-

voir démaſqué les faux dévots qui déshonorent & la Religion & l'ordre du Sacerdoce ; il n'y aura que ceux qui ſe reconnoîtront dans l'image de l'Abbé & du Chanoine qui crieront à l'impiété & à l'irreligion : à ces traits nous les connoîtrons, & c'eſt beaucoup.

PERSONNAGES.

M. L'ABBÉ.

M. LE CHANOINE.

GERONTE, *Pere de Julie.*

VALERE, *Amant de Julie.*

DAMIS.

JULIE, *Fille de Geronte.*

ALAIN, *Valet de Valere.*

La Scene eſt à Bruxelles dans la Maiſon de Geronte.



LE

PATRIOTISME BRABANÇON,

PIECE NATIONALE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

L'ABBÉ ET LE CHANOINE.

L'ABBÉ.

Nous sommes enfin maîtres du champ de bataille; voilà le grand réformateur déguerpi, & le sceptre soumis à l'encensoir.

LE CHANOINE.

Il étoit temps, ma foi, de faire jouer tous les

reſſorts & de profiter de l'aſcendant que la Religion nous donne ſur le peuple. Notre pouvoir alloit diſparoître, nous allions être réduits à nous renfermer dans les ſoins qu'exige notre Miniſtere, à remplir uniquement les devoirs de notre état, à inſtruire le peuple, à prêcher : c'étoit fait de notre ſplendeur, il falloit vivre comme des Apôtres.

L'ABBÉ.

Nous n'avions certainement pas pris les ordres ſacrés pour mener cette vie-là. Quelle folie de vouloir nous réformer ! que ne nous laiſſoit-il comme nous étions, ou plutôt qne n'augmentoit-il nos richeſſes & notre pouvoir ? que ne prenoit-il nos avis lorſqu'il vouloit porter quelques ordonnances. Il auroit pu fouler ſon peuple comme il eut voulu, il auroit pu l'accabler d'impôts, le réduire en eſclavage même : nous euſſions fait deſcendre ſon pouvoir du Ciel, nous euſſions prêché une obéiſſance aveugle & ſans bornes à ſes volontés ; l'Ecriture-Sainte nous eut merveilleuſement ſervi pour façonner ſon peuple au joug qu'il auroit voulu lui impoſer (1). Les

(1) L'Hiſtoire de tous les ſiecles nous prouve cette triſte vérité. De tout temps, ſéditieux & turbulens, les Prêtres n'ont jamais manqué de ſoulever les peuples contre les Rois, lorſque ceux-ci touchoient aux uſurpations du

premiers Chrétiens se laissant tranquillement égorger plutôt que de pousser un soupir qui marquât la moindre plainte, eussent servi d'exemples, ils eussent rendu son peuple aussi docile aussi soumis que les esclaves asiatiques le sont à leurs despotes.

LE CHANOINE.

Rien n'est plus vrai. Mais Joseph avoit d'autres desseins. Petit esprit, qui avoit formé le projet insensé de soustraire le peuple à notre domi-

---

Clergé, & ils trouvoient l'apologie de leur conduite dans ce texte, *melius est obedire Deo quam hominibus.* Au contraire, les Rois pouvoient impunément écraser les peuples sous le poids de leur puissance, dès qu'ils permettoient que les Prêtres partageassent leur autorité; alors ils prêchoient une obéissance passive & sans bornes; alors ils divinisoient les Rois, & faisoient descendre leurs pouvoirs du Ciel; & voici les textes qu'ils alléguoient pour prouver cette assertion. *Servi subditi estote in omni timore Dominis, non tantum bonis & modestis sed etiam dyscolis.* Petri II, ℣. 18. *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit : non est enim potestas nisi à Deo : quæ autem sunt, à Deo ordinata sunt.* Ad Rom. XIII, ℣. 1. *Itaque qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit. Qui autem resistunt, ipsi sibi damnationem acquirunt.* Ad Rom. XIII, ℣. 2.

Non enim sine causa gladium portat. Dei enim minister est. Idem, ℣. 4.

Ideo necessitate subditi estote, non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam. Idem, ℣. 5.

nation & à celle des Nobles, qui vouloit réformer les tribunaux, & diminuer les fraix & la durée des procès ? Hé, où ſerions-nous, grand Dieu ! ſi cette réforme avoit pu s'effectuer ? Le pauvre ſeroit devenu inſolent, il n'eut plus reſpecté ceux que les richeſſes, la naiſſance & les dignités mettoient au-deſſus de lui ; on n'eut pu le contenir par la crainte d'un procès, & la moindre vexation qu'il auroit cru appercevoir, il nous en auroit demandé raiſon : il alloit repaſſer toutes ſes vieilles prétentions pour en demander juſtice. Tous les biens étoient confondus pour la levée des impôts, il n'y mettoit plus de diſtinction, & ſon économie étoit une critique de notre maniere de vivre, elle l'aidoit à ſe paſſer de nos dons gratuits. Quelle politique que la ſienne !

L'ABBÉ.

Je ne conçois rien à ſa ſotte politique, il n'en connoît pas les premiers élémens. Il faut charger le peuple pour le tenir dans une dépendance ſervile ; il faut le laiſſer croupir dans l'ignorance, & il vouloit le faire inſtruire. Du reſte, j'aime mieux qu'il ait prit la route que nous lui avons vu tenir. S'il avoit été ſoumis à notre domination, s'il n'eut voulu gouverner que d'après nos conſeils, ſon ſucceſſeur, moins docile, auroit peut-être voulu nous réformer, le peuple y eut

peut-être consenti ? Cette maudite philosophie fait des progrès rapides & gagne les esprits : mais, grace au Ciel, elle n'a pas encore percé aux Pays-Bas, & notre réformateur a mal pris son temps pour ses opérations : il s'y est pris trop tôt, les esprits sont encore entiérement pour nous, & nous saurons si bien arranger nos affaires, qu'il faudra plus de deux siecles avant que le peuple change de façon de penser à notre égard. Battons le fer tant qu'il est chaud, établissons notre pouvoir d'une maniere indestructible, établissons le gouvernement théocratique, c'est le plus favorable à nos vues : les chefs de la Religion sont déja les chefs de la nation, & je ne désespere pas de voir les places les plus éminentes remplies uniquement par des Prêtres ; je ne désespere pas de nous voir perpétués dans ces places, & de les laisser à nos successeurs.

LE CHANOINE.

Allons doucement, mon cher Abbé, on pourroit s'appercevoir que la Religion n'est qu'un prétexte pour établir notre domination. N'allons pas si directement au but, le peuple ne sera pas toujours notre dupe ; voilons nos démarches, contentons-nous de rester ce que nous sommes, le poste que nous occupons est assez beau pour ne pas avoir besoin de monter ; tâchons de nous y maintenir, de n'en point descendre, le temps fera

le reſte. Si on venoit à éplucher nos motifs, ſi on raiſonnoit ?

L' ABBÉ, *avec un ris moqueur.*

Le peuple raiſonner ! pauvre cervelle ! je vous le garantis enfoncé pour un ſiecle dans la plus profonde ignorance, nous ne craignons rien, nous ſommes au quinzieme ſiecle. (*avec un ris fin*) Les miracles.... hé bien....? Notre Dame de Halle... le Ciel viſiblement pour nous, la Religion en danger ? voilà trop de filets pour le tenir engagé.

LE CHANOINE.

Gare la premiere défaite ! ces preſtiges s'évanouiront.

L' ABBÉ.

N'avons-nous pas leurs péchés à notre diſpoſition, & les décrets impénétrables de la Providence. Saint Bernard avoit prédit l'heureux ſuccès d'une croiſade : les Chrétiens furent vaincus, & au moyen de leurs péchés, Saint Bernard s'en tira avec honneur. Imitons ſon exemple.... dans ceci s'entend, car il étoit rigide ſur tout le reſte.

LE CHANOINE.

J'admire la fineſſe de nos Théologiens, l'Ecriture-Sainte, les Saints Peres & l'Hiſtoire Eccléſiaſtique ſont des magaſins d'armes pour toute cauſe.

L' ABBÉ.

Oui, dès qu'on ſait les manier.

LE CHANOINE.

Dieu ſait comme nous l'entendons. Veut-on ſe ſervir de mêmes armes pour nous battre ? nous crions à l'héréſie, à l'impiété : nous paſſons pour orthodoxes, la foi interdit tout raiſonnement, & nos ennemis ſont terraſſés. Mais il faut ſe ſoutenir : je crains cette maudite France, cette aſſemblée nationale, on prend trop de plaiſirs à lire les ouvrages François, on les laiſſe trop librement circuler, il faut ſonger aux moyens de parer les coups, qu'ils peuvent nous porter.

L'ABBÉ.

Ils ſont tous parés. N'avons-nous pas fermé la bouche à tous les Ecrivains, ou plutôt ne dirigeons-nous pas leurs plumes ? N'avons-nous pas perſuadé que toute réforme dans la conſtitution & dans nos loix eſt un attentat contre la Religion ? Le ridicule n'a plus de priſe ſur nous, nous conſentons à paſſer pour ſots à cauſe du Chriſt (2), tout eſt dit par ce mot. Tous les raiſonnemens ſont étouffés par une foule de textes de la Bible tous bien arrangés & commentés. Encore un coup, te dis-je, ne crains rien.

---

(2) *Nos ſtulti propter Chriſtum.* Langage inconcevable, tenu par un homme qui occupe une place importante dans la république monacale des Pays-Bas. Ce trait ſeul peint merveilleuſement la Nation. C'eſt un coup de pinceau d'un grand maître.

LE CHANOINE.

Bon pour les livres, on peut les défendre & en empêcher l'entrée dans le pays, les condamner. Mais il se trouve toujours dans la foule, des hommes qui veulent raisonner, qui veulent voir clair dans la conduite des Souverains actuels de nos Provinces-Unies, qui ne souffrent qu'impatiemment le joug qu'on veut leur imposer. Comment faire ? on n'est pas toujours là pour crier à l'hérésie, nous ne pouvons point les empêcher de parler ; ils peuvent séduire les autres par leurs beaux discours, ils peuvent nous perdre, ménageons-nous, mon cher ?

L'ABBÉ.

Nous ne pouvons pas les empêcher de parler, dites-vous ; je vous trouve aujourd'hui d'une pusillanimité sans exemple ; avez-vous oublié que tous les patriotes armés sont à nos ordres, qu'ils ne pensent, ne parlent, & n'agissent que comme nous voulons. Il faut avoir l'œil par-tout ; ceux qu'on ne peut faire passer pour hérétiques, passeront pour royalistes, espions, nous les ferons coffrer, quelques mois de prisons, quelques maisons livrées au pillage à la canaille, les rendront sages & intimideront tous les autres ; toutes les bouches ne s'ouvriront que pour nous prôner, pour vanter notre zele & notre attachement pour la cause de la patrie.

LE CHANOINE.

De la patrie! ou plutôt la nôtre; entre nous pourquoi diſſimuler?

L'ABBÉ.

Pour ne pas en perdre l'habitude; hé bien, avois-je tort de dire que nous n'avions rien à craindre.

LE CHANOINE.

D'accord. Nous n'avons rien à craindre tant que les patriotes ſeront ſous les armes; mais lorſque tout ſera rentré dans l'ordre, qu'il faudra des décrets de priſe de corps pour enlever un homme, qu'il n'y aura plus de royaliſtes, plus d'eſpions, comment faire alors?

L'ABBÉ.

Encore des difficultés; tu ne finiras pas.

LE CHANOINE.

Je n'ai point de repos que je ne voie notre ouvrage ſolidement établi.

L'ABBÉ.

Il faudra penſer aux moyens de le rendre inébranlable.... attends.... m'y voici, ſi on établiſſoit l'inquiſition.

LE CHANOINE.

Cela ne réuſſira pas, les Belges ſe révolteront au ſeul mot d'inquiſition, ils n'en voudront pas, te dis-je.

L'ABBÉ.

Oui, ſi nous nous y prenons cruement. Il faut

voiler la choſe, le mot d'inquiſition ſur-tout doit être banni. Un concile national & permanent où nous citerons les Chrétiens pour venir rendre compte de leurs actions, de leurs diſcours & de leurs penſées.... tu vois d'ici ce que cela peut devenir. N'aurons-nous pas la préponderance dans le gouvernement, nous en ſommes les chefs, (*en ſouriant*,) & le danger que la foi a couru eſt un prétexte plauſible pour l'établir.

LE CHANOINE.

Rien n'eſt mieux imaginé. En attendant cet établiſſement divin qui doit compléter notre triomphe, ſervons-nous de nos patriotes pour perdre nos ennemis, ils ne ſont pas encore tous anéantis, & franchement, Valere ne me plaît pas trop.

L'ABBÉ.

C'eſt encore un raiſonneur qui ne parle que de bonne conſtitution, de liberté qui ne peut ſubſiſter ſans bonnes loix. Il a même encore quelque penchant pour l'Empereur, il ne le trouve pas hérétique, il ne le trouve pas parjure. (*à part.*) Ce n'eſt pas là ſon ſeul crime, il aime Julie & il en eſt aimé.

LE CHANOINE.

Il faut le faire enlever. Mais voici juſtement Damis qui pourra nous ſervir. (*en riant.*) C'eſt un patriote zélé.

L'ABBÉ.

Et armé, qui plus eſt.

SCENE II.

L'ABBÉ, LE CHANOINE, DAMIS.

L'ABBÉ.

BON jour, brave Patriote; comment vont nos affaires?

DAMIS.

Le mieux du monde, Meſſieurs; nous venons de faire encore une expédition importante.

LE CHANOINE.

Vous êtes infatigables : quels hommes, grand Dieu! ils ſont bien dignes de ta protection ſpéciale, vous joignez à la plus haute piété la valeur la plus éclatante, Dieu ne vous abandonnera pas.

L'ABBÉ.

Les miracles qu'il a déja faits en votre faveur marquent bien qu'il approuve votre conduite en tout; n'abandonnez jamais ſa cauſe, il vous prêtera toujours ſon bras tout-puiſſant.

DAMIS.

Nous en ſommes perſuadés. Plutôt mourir que de trahir la cauſe de Dieu. Nous aurons toujours

la plus grande vénération pour ſes Miniſtres, nous venons d'en donner encore des preuves dans l'expédition que nous venons de faire.

LE CHANOINE.

Comment ?

DAMIS.

Nous avons enlevé ſix royaliſtes, qui avoient eu l'inſolence de dire hier dans une compagnie où je me trouvois, que nos Prêtres étoient ambitieux, qu'ils avoient ſoulevé la nation pour maintenir leur pouvoir temporel & leurs privileges bien plutôt que ceux de la patrie.

LE CHANOINE.

Quel crime abominable ! Vous verrez que c'eſt encore un reſte de ces maudits Janſéniſtes que vous avez chaſſés. Quelle race infernale d'hommes !

DAMIS.

Ne vouloient-ils pas dire qu'ils étoient Brabançons, qu'ils jouiſſoient des privileges de la joyeuſe entrée, qu'ils devoient être jugés par droit & ſentence, & qu'on ne pouvoit les appréhender ſans décrets de priſe de corps.

L'ABBÉ, *riant.*

Ha ! ha ! ha ! ha ! c'eſt bien pour des coquins pareils que la joyeuſe-entrée eſt faite. Les imbécilles ! l'héréſie n'eſt-elle pas une cauſe privile-

giée, & faut-il des formalités pour prendre un homme qui en eſt imbu.

LE CHANOINE, *à part.*

Voilà le fondement de notre concile national & permanent.

L'ABBÉ.

Des privileges pour des gens qui corrompent la foi ? il n'y a pas de ſens commun.

DAMIS.

Je le crois; auſſi avons-nous toujours été fideles à cette maxime; nous avons déja plus de deux cens royaliſtes en priſon, ils pourront faire pénitence de leurs péchés.

LE CHANOINE.

Dieu veuille leur pardonner; mais entre-temps il faut les retenir enfermés, c'eſt pour leur bien, nous ne deſirons que le ſalut de leurs ames.

DAMIS.

Quelle humanité! Mais parlons d'autre choſe. Avez-vous déja fait quelque tentative auprès de Géronte pour mon mariage avec ſa fille Julie, vous ſavez que j'ai mis mes intérêts entre vos mains.

L'ABBÉ.

Ils y ſont bien, je vous l'aſſure; il nous faudra parler au Confeſſeur du bon homme. Juſqu'ici il balance, il veut, dit-il, conſulter le cœur de ſa fille. Je crains Valere ce raiſonneur. Vous ſavez

sans doute qu'il faudra envoyer quelques deniers au Pape pour obtenir votre dispense de mariage, car vous êtes un peu parent avec la future.

DAMIS.

L'argent est prêt. Je ne puis être heureux sans Julie, la piété & la valeur n'excluent pas l'amour.

LE CHANOINE.

Nous vous servirons de la bonne maniere : mais la voici elle-même. Sondez son cœur. Je me retire. Il faut que je me rende au Chapitre pour être présent à la sentence qu'on doit prononcer sur un livre François qui contient la déclaration des droits de l'homme & du citoyen ; c'est un ouvrage pernicieux, impie, hérétique qui mérite d'être brûlé, il y sera condamné, je vous assure. (*à part.*) Il y a trop de témoins pour parler à Julie.

SCENE III.

L'ABBÉ, DAMIS, JULIE.

L'ABBÉ, *à part.*

QU'ELLE est jolie ! si cet imbécille-ci pouvoit l'épouser, nous en aurions bon compte.

DAMIS.

Parlez lui pour moi, je n'ose l'aborder, je vien-

drai vous reprendre tantôt ; que je vous aurai d'obligation ſi vous pouviez toucher ſon cœur, ſi vous pouviez l'engager à me donner ſa main.

L'ABBÉ.

Fiez-vous à moi, vous êtes trop bon patriote pour ne point vous ſervir avec chaleur.

SCENE IV.

L'ABBÉ, JULIE.

L'ABBÉ.

HÉ quoi, charmante Julie, rien ne peut vous diſtraire de votre mélancolie, vous êtes toujours reveuſe, les ſuccès des armes de nos patriotes ne dérident point votre front. (*Avec un coup d'œil tendre.*) Vénus ne fut jamais ennemie de Mars.

JULIE.

Comment, M. l'Abbé, des complimens, de la mytologie pour un homme d'égliſe !

L'ABBÉ.

Ne vous en prenez qu'à vos divins appas, belle Julie, ce ſont eux qui vous attirent ces complimens ; peut-on en effet vous voir ſans.... vous louer.... un cœur....

JULIE.

Hé, Monſieur, laiſſez les complimens & les

louanges aux Abbés François, vous ne parlez que de Dieu, de Religion, d'héréſie, la galanterie s'accorde bien peu avec ce cortege.

L'ABBÉ.

Pour parler de Dieu, on ne ceſſe pas d'être homme, charmante Julie, & il ſuffit d'avoir cette qualité pour être ému à votre abord & pour vous dire ce qu'on reſſent.

JULIE.

Vous voulez plaiſanter, mais laiſſons cela & parlons d'autre choſe. Mon Pere...

L'ABBÉ.

N'abandonnons pas ce beau ſujet; oui, il faut vous dire ce que je penſe, ce que je ſens, je vous....

JULIE.

Adieu, M. l'Abbé, je vous laiſſe.

SCENE V.

L'ABBÉ, *ſeul.*

ELLE me fuit, la petite coquine! elle eſt adorable; ne nous rebutons pas, elle eſt femme, elle deſire d'avoir des adorateurs; Robins, Prêtres, militaires, tout eſt agréable à ces créatures, pourvu qu'on ſoit diſcret, perſéverant & amoureux. On vient à bout de la plus cruelle; Julie paſſera comme les autres. Pourquoi me rejetteroit-elle?

ne

ne ſuis-je pas homme, & diſcret par état; ce ſera une conquête difficile, notre gloire n'en ſera que plus grande, & le plaiſir plus piquant; j'aime ces dédaigneuſes, ces femelles tendres qui ne refuſent que pour nous enflammer. Julie, Julie vous tomberez dans nos filets.... mais ſi je me trompois, ſi elle alloit divulguer cette aventure; elle m'a deviné; ſi elle contoit que j'oſe être amoureux d'elle.... de quoi vais-je m'embarraſſer, n'étions-nous pas ſeuls lorſque je lui ai parlé; je crierai à la calomnie, je dirai même que je dois la ſouffrir pour l'amour de Dieu, que ce ſont des tribulations dont la vie eſt accompagnée & qu'il faut ſe réſigner avec patience : j'en prendrai même occaſion de perdre Valere; c'eſt lui qui s'oppoſe à tous nos projets, il devoit ſe rendre ici, il faut le brouiller avec le bon-homme Geronte : mais que vois-je, les voilà enſemble.

SCENE VI.

L'ABBÉ, VALERE, GERONTE.

GERONTE, *à Valere.*

NON, vous dis-je, vous ne me perſuaderez jamais que les patriotes puiſſent commettre des injuſtices, Dieu les guide, ils ne ſe conduiſent que

par les conſeils de ſes Miniſtres, ils ne peuvent pas ſe tromper; ils ne parlent que de charité & d'amour du prochain, ils ſe laiſſeroient hacher plutôt en morceaux que de manquer à ces vertus.

VALERE.

Mais, Monſieur, daignez m'écouter.

GERONTE.

Tenez voilà M. l'Abbé, prenons le pour juge; nous nous tiendrons à ſa déciſion.

VALERE, *à part.*

C'eſt bien s'adreſſer.

L'ABBÉ.

Vous diſputiez ce me ſemble; de quoi s'agiſſoit-il donc entre vous? de bons amis ne doivent jamais avoir de querelles.

VALERE.

Nous n'avions point de querelles, Monſieur; de bons amis peuvent penſer différemment ſur une même matiere, ſe dire leurs ſentimens, ſans que cela puiſſe altérer l'amitié qui ſubſiſte entr'eux.

L'ABBÉ.

Cela eſt vrai pour des choſes indifférentes & frivoles; mais pour la Religion, par exemple, point d'amitié, point d'amour pour des hérétiques & des impies.

GERONTE.

M. l'Abbé a raiſon. Comment aimer les enne-

mis de Dieu, & ceux qui doivent être un jour au nombre des réprouvés.

L'ABBÉ, *frappant ſur l'épaule de Geronte.*

Bravo ! vous avez ſaiſi le point. Pas de paix avec l'impie, dit l'Ecriture ; vous entendez ce que cela veut dire ; il faut lui faire la guerre.

VALERE.

Mais, M. l'Abbé, vous ne parlez que d'impie, que d'hérétique ; qu'entendez-vous par ces mots?

L'ABBÉ.

Belle demande, ma foi ! ils ſont clairs.

VALERE.

Je ne les comprends pas trop. Tous ceux qui n'applaudiſſent pas à tout ce que vous dites, qui n'épouſent point votre parti, ſont qualifiés d'impie & d'hérétique ; je connois pourtant de fort bons Chrétiens qui n'eſtiment pas indiſtinctement tous les Prêtres.

L'ABBÉ, *lui lançant un coup d'œil d'indignation.*

De fort bons Chrétiens ! des hommes comme vous.

VALERE.

Expliquez-vous, Monſieur, je n'aime point les équivoques. M'avez-vous déja vu manquer au devoir du chriſtianiſme, n'aimé-je point mon prochain, eſt-ce que je ne remplis pas toutes mes obligations, n'obſervé-je point les loix de l'Etat

& de l'Egliſe ; je ne perſécute perſonne, la tolérance....

L'ABBÉ.

Ah, la tolérance ! voici du fruit de la philoſophie moderne, ce trait ſeul vous décele ; mais briſons la deſſus, nous pourrions nous échauffer. (*A Geronte.*) Quel étoit le ſujet de votre diſpute?

GERONTE.

Monſieur (*en montrant Valere*) vouloit me ſoutenir que nos patriotes pouvoient commettre de très-grandes injuſtices en enlevant les royaliſtes, en les privant de leur liberté, en les laiſſant, diſoit-il, croupir dans des priſons infectes ſans les interroger pour voir s'ils ſont coupables ; je ſoutenois au contraire qu'il étoit impoſſible de commettre des injuſtices à l'égard de ces gens-là. Qu'en penſez-vous?

L'ABBÉ.

Vous avez raiſon. (*Bas à Geronte.*) Il n'a point de Religion, c'eſt un royaliſte, defiez-vous-en.

VALERE.

Vous croyez donc, Monſieur, qu'il n'y a point d'injuſtice à plonger des innocens dans une priſon.

L'ABBÉ.

Qui vous dit qu'on arrête des innocens ; tous ceux qui ſont royaliſtes ſont coupables & méritent d'être traités comme tels.

VALERE.

J'oſe être d'un autre ſentiment, M. l'Abbé; vous appellez royaliſte, tous ceux qui ne penſent pas exactement comme vous ſur les troubles de ce pays-ci : ſi on oſoit douter du ſuccès des armes patriotiques, ſi on oſoit conter un échec que nos patriotes auroient eſſuyé, ſi on oſoit propoſer quelques loix néceſſaires au bonheur du peuple & qui ne vous pluſſent point, ſi on oſoit propoſer l'abolition de quelques abus incompatibles avec la proſpérité publique ; pour peu que ces abus favoriſaſſent votre intérêt perſonnel, vous crieriez, vous feriez paſſer cet homme pour royaliſtes, & comme tel vous lui fermeriez la bouche en le mettant dans un cachot. Croyez-vous que cette conduite ſoit bien juſte ? j'ai vu commettre de pareilles injuſtices, oſeriez-vous vous porter l'apologiſte de telles violences ?

L'ABBÉ.

Oui, Monſieur le philoſophe, je l'oſerai malgré tout votre babil ridicule. De telles gens ſont royaliſtes, & par conſéquent ennemis du bien public ; il faut les enfermer & les empêcher de nuire.

VALERE.

Je me tais, Monſieur ; nous ſommes trop loin l'un de l'autre pour nous rapprocher. Mais êtes-vous bien ſûr que tous ceux que vous enlevez

ſoient ennemis du bien public ? vous entaſſez tout le monde ſans interroger perſonne ; & s'il ſe trouvoit quelques innocens dans ce grand nombre de priſonniers, vous ne vous mettez pas en devoir de le découvrir par votre conduite : donnez-vous encore votre approbation à ceci ?

L'ABBÉ.

Je ſoutiens qu'il n'y a point d'innocens ; tous ceux qu'on enleve ſont condamnés par le peuple ; & la voix du peuple eſt la voix de Dieu... Qu'en dites-vous, M. Geronte ?

GERONTE.

Sans doute.

VALERE.

Ne nous gouvernons point par des proverbes, Meſſieurs, c'eſt par les loix qu'il faut gouverner. Y a-t-il une loi qui nous défende de penſer autrement que vous ? Tous vos enlevemens ſont donc des peines arbitraires, armes ordinaires du deſpotiſme & des tyrans. Vous vous vantez cependant d'avoir fondé l'empire de la liberté, & vous le détruiſez à chaque inſtant. Il n'eſt point néceſſaire que le peuple condamne un homme pour qu'il ſoit empriſonné ; dès qu'il eſt aſſez malheureux pour avoir un ennemi dans votre corps ſoldé pour ſoutenir vos violences, s'en eſt fait de ſa liberté, elle eſt perdue. Ne voyez-vous pas que tout citoyen doit trembler d'habiter parmi

vous ; l'innocence n'eſt plus un rempart contre vos iniquités, il faut périr dès qu'on encoure votre indignation.

L'ABBÉ.

Je ne dirai qu'un mot pour vous confondre & faire voir le foible de tout ce bavardage. De braves patriotes comme ſont les nôtres ne peuvent haïr ſans cauſe ; nous aimons trop notre liberté, la patrie & nos loix pour commettre des violences & faire ſouffrir un homme injuſtement.

VALERE.

Vous êtes déciſif, Monſieur l'Abbé, vous parlez de loix : les premiers fondemens de notre conſtitution, le premier article de la joyeuſe-entrée eſt qu'on doit être traité par droit & ſentence. La perte de la liberté eſt une peine très-grande, les angoiſſes qu'on ſouffre dans vos priſons, les pleurs d'une famille allarmée que vous privez de ſon chef, des enfans ſouvent ſans pain & ſans eſpoir d'en obtenir, puiſque vous les privez de ceux qui doivent les nourrir, la crainte de voir cette premiere injuſtice ſuivie d'une plus grande encore ; voilà les tourments que vous faites ſouffrir à ceux que vous appellez royaliſtes.

L'ABBÉ.

Tant pis pour eux, pourquoi l'étoient-ils.

VALERE.

Allons doucement : où eſt la ſentence, le dé-

cret qui condamne ces gens-là; comment les traitez-vous? Vous débutez donc par enfreindre la conſtitution à l'égard de vos concitoyens, & vous dites que vous ne commettez point d'injuſtices: peut-on être juſte en violant les loix, & des loix pour leſquelles vous dites que vous avez pris les armes. Répondez, M. l'Abbé.

L'ABBÉ.

Objection frivole, ridicule & triviale à laquelle on a répondu mille fois; c'eſt là le rempart derriere lequel tous nos royaliſtes ſe retranchent, mais ils n'échappent pas aux peines qu'ils méritent. (*Bas à Geronte.*) Je ne puis plus reſter avec ce novateur, ce royaliſte. Adieu.

SCENE VII.

GERONTE, VALERE.

GERONTE.

Vous vous attirerez quelque mauvaiſe affaire, Monſieur, avec votre franchiſe; elle ne me plaît pas, vous donnez furieuſement dans les raiſonnemens.

VALERE.

Me blâmez-vous d'être raiſonnable?

GERONTE.

Je ne dis pas cela : mais vous voulez tout examiner, discuter, approuver, blâmer selon vos caprices ; il est bien des choses qu'il faut croire sans voir, & sans examen, & sur-tout lorsque ces choses sont débitées par des hommes aussi respectables que les Ministres de notre Sainte Religion.

VALERE.

Il n'est point d'hommes qui respectent plus les Prêtres que moi : mais pour que je leur accorde mon estime, il faut qu'ils rempliſſent les devoirs de leur état ; qu'ils ne s'ingerent point dans les affaires de famille, encore moins dans celles du Gouvernement ; qu'ils ne persécutent pas ; qu'ils pratiquent les vertus dont le divin instituteur de la Religion leur a donné l'exemple : il étoit doux, tolérant ; il nous a fait un devoir essentiel de l'être : il gémissoit sur les erreurs des hommes ; il tâchoit de les corriger par ses discours & non par des violences : il gémissoit sur leurs égaremens, sur leurs mœurs dépravées ; il tâchoit de les corriger par son exemple. Que nos Prêtres l'imitent ; qu'ils ne s'arrogent point un pouvoir despotique ; qu'ils ne forgent point des scandales, des crimes, des articles de foi, pour avoir l'occasion de nous persécuter & de perdre leurs ennemis ; qu'ils ne débitent point des maximes pernicieuses pour juger

les hommes d'après ces maximes ; qu'ils permettent de raisonner : si on se trompe, qu'ils nous ramenent par de bonnes raisons & non par des chaînes & des cachots ; que le peuple s'instruise, la Religion n'en acquerra que plus de lustre ; leur intolérance, leur conduite perverse & déreglée, leurs maximes sanguinaires, le despotisme qu'ils exercent sur les esprits, éloignent du christianisme tous ceux qui auroient envie de l'embrasser ; ils le rendent odieux, ils donnent du poids aux calomnies qu'on débite contre cette Sainte Religion, & le mépris qu'ils inspirent rejaillit sur elle. Trop de personnes confondent la Religion avec ses Ministres ; je les distingue, ma croyance est indépendante de leur conduite. Je connois ma Religion, je l'aime, & j'en remplis toutes les obligations.

GERONTE.

Je veux bien le croire : vous m'avouerez que M. l'Abbé est d'une conduite irréprochable.

VALERE.

Je suis plus porté à excuser les hommes qu'à les blâmer, & je veux bien vous croire sur votre parole ; je n'ai point examiné sa conduite. Mais laissons les Prêtres : vous savez, Monsieur, que j'adore Julie, que vous avez approuvé mes feux, que vous m'avez permis d'espérer, que vous m'avez promis sa main si elle y consentoit.

GERONTE.

Oui, Monsieur ; mais j'ai fait des réflexions, je ne la donnerai qu'à un bon Patriote, arrangez-vous là-dessus.

SCENE VIII.

VALERE, *seul.*

QU'ENTEND-IL par-là.... seroit-il changé à mon égard ? l'Abbé m'auroit-il desservi, aurois-je un rival ? cesseroit-on d'aimer le bien-être de sa patrie pour vouloir raisonner ; cesseroit-on d'être bon & véritable patriote pour heurter les Prêtres, pour leur dire la vérité, pour condamner leur conduite. Allons, sortons de cette cruelle incertitude ; éclaircissons-nous.

SCENE IX.

VALERE, JULIE.

VALERE.

CHERE Julie, quelqu'un m'a desservi près de Geronte ; il me mettoit au rang de ses amis, il se plaisoit avec moi ; aujourd'hui je l'ai trouvé refroidi à mon égard, & il ne m'a quitté qu'en

me disant qu'il ne donnoit sa fille en mariage qu'à un bon patriote; je le suis, mais à ma maniere, & je comprends bien qu'il faut penser comme lui sur les affaires du temps pour être patriote.

JULIE.

Ne vous en prenez qu'à votre franchise, vous ne pouvez dissimuler. Si vous appercevez une injustice, il faut que vous la releviez. Mon pere pense comme le Chanoine & l'Abbé; ils se sont emparés de son esprit, il faut le détromper.

VALERE.

Comment faire? je vous ai surpris vous-même pleurant les malheurs dont le fanatisme de nos Prêtres & leur desir immodéré de la domination accablent tant de personnes, me blâmeriez-vous de prendre la défense des infortunés qui souffrent. Ah! je connois votre cœur tendre, Julie; si je pouvois dissimuler dans cette occasion, je serois indigne de vous.

JULIE.

Sois toujours vrai, mon cher ami, mais sois prudent; il n'est question que de détromper mon pere sur le compte de nos caffarts, il les prend pour des Dieux, il ne se gouverne que d'après leurs conseils... Ah, mon ami! si tu savois ce qu'on m'a proposé aujourd'hui.

VALERE.

Quoi, ai-je un rival favorisé par votre pere,

inſtruiſez-moi de mon ſort, qu'ai-je à craindre, qu'ai-je à eſpérer ?

JULIE.

Ecoutez-moi ; on m'a tyranniſé toute la matinée pour m'arracher un conſentement pour un mariage qu'on veut conclure entre mon couſin Damis & moi.

VALERE.

Damis ! ce pied-plat, cet imbécille qui croit qu'on ne peut être patriote ſans porter un grand ſabre, ſans vomir les injures les plus groſſieres contre l'Empereur, ſans donner dans toutes les balivernes des Prêtres & ſans maltraiter ceux qu'il appelle Royaliſtes.

JULIE.

Lui-même ; mais rien n'eſt conclu, je ne déſeſpere point de faire revenir mon pere ; mais écoute-moi juſqu'au bout. L'Abbé & le Chanoine...

VALERE.

Hé bien.

JULIE.

Ils m'ont parlé d'amour.

VALERE.

Pour Damis, ſans doute.

JULIE.

Non, pour eux-mêmes. Les ſcélérats ! ils vou-

loient me ſéduire ; je n'oſe te répéter ce qu'ils m'ont dit.

VALERE, *après un moment de réflexion.*

C'eſt de-là que doit naître notre bonheur. Il faut faire un effort, ma chere amie ; il faut diſſimuler un moment, c'eſt le ſeul moyen qui nous reſte pour être heureux.

JULIE.

Comment s'y prendre ?

VALERE.

Il faut les flatter, il faut, (à quelles extrémités leur ſcélérateſſe nous réduits) il faut leur donner de l'eſpoir, nous concerterons enſuite les moyens de les démaſquer. Faites-vous cet effort, je vous en conjure par l'amour le plus tendre & le plus violent.

JULIE.

Qu'arrivera-t-il ? Mon cœur ſouffre, je ne pourrai diſſimuler. Ah, mon ami !

VALERE.

C'eſt le ſeul moyen qui nous reſte pour deſſiller les yeux à votre pere ; nous les tiendrons, leurs grands mots & leurs impoſtures échoueront. Encore un coup, il n'eſt pas d'autres moyens. Songe donc, mon amie, que les méchans doivent être démaſqués pour les empêcher de nuire ;

tâche de diſſimuler un moment. Mon exiſtence eſt en ton pouvoîr.

JULIE.

Ils ſont encore à préſent avec mon pere; ils prêchent, ils lui tournent l'eſprit. Entrons.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

L'ABBÉ, LE CHANOINE, GERONTE, VALERE, JULIE, *assis.*

GERONTE.

J'AIME de m'instruire une bonne fois sur toutes ces matieres de constitution où je n'entends goutte. Vous pensez autrement que Valere sur ces matieres, M. l'Abbé; je serai charmé de savoir vos sentimens là-dessus, afin que je sois du moins au fait des choses, & que je puisse en parler à mon tour, sans être obligé d'être toujours réduit au simple rôle de spectateur, cela m'ennuie; mais parlons sans aigreur.

L'ABBÉ.

Vos desirs sont justes, & je vais vous éclairer. Toute constitution à la prospérité publique pour but. Et je soutiens que la Religion Catholique, Apostolique & Romaine est la base de toute prospérité.

VALERE.

L'Angleterre, la Suisse & les Républiques anciennes pourroient faire douter de la vérité de votre

votre derniere assertion, M. l'Abbé ; mais ne nous arrêtons pas à ces minuties, où prétendez-vous venir avec cela ?

L'Abbé.

Vous m'entendez de reste : je veux dire qu'il faut que nos Etats restent organisés tels qu'ils sont, & même que l'Etat Ecclésiastique doit avoir plus de prépondérance que les deux autres ordres.

Valere.

Je ne vous entends pas encore.

L'Abbé.

Tout changement dans la constitution est dangereux. Ne faut-il pas, pour assurer la Religion, pour la rendre inébranlable, que le Clergé jouisse d'une grande puissance dans l'Etat, qu'il gouverne pour ainsi dire tous les ordres de la société ?

Le Chanoine.

Cela est d'une évidence palpable : la Religion est si étroitement liée avec ses Ministres, qu'on ne peut affoiblir ni diminuer les pouvoirr de ceux-ci sans que la Religion en soit altérée ; & toute altération tend à sa destruction. Ainsi vous voyez que le moindre changement qu'on fera à notre constitution renversera nécessairement le Christianisme.

Geronte.

Diable ! il faut donc bien se garder de faire des

changemens ; cela eſt d'une conſéquence effrayante & terrible.

L'ABBÉ.

Vous avez bien ſaiſi la choſe. Je ne vois rien à répondre au raiſonnement de mon confrere ; ainſi, paſſons à autre choſe.

VALERE.

N'allons pas ſi vîte, Meſſieurs ; je vois beaucoup de choſe à répondre.

LE CHANOINE.

Encore quelque ſophiſme, quelque raiſonnement moderne, plus ſpécieux que ſolide ; des ſottiſes enfin.

VALERE.

Parlons ſans aigreur : ſi j'ai tort, vous me redreſſerez ; & ſi j'ai raiſon, je vous crois d'aſſez bonne foi pour vous rendre & adopter mes idées.

L'ABBÉ, *d'un air dédaigneux.*

Voyons donc ces belles idées.

VALERE.

Les Miniſtres de la Religion doivent être reſpectés, ils doivent avoir de l'autorité dans la ſociété, dites-vous ; mais n'eſt-ce pas leurs mœurs, leur conduite & la ſainteté de leur miniſtere qui doivent les rendre reſpectables. Voudriez-vous avoir d'autre puiſſance que celle dont notre divin

Maître fût revêtu ſur la terre; ne déclara-t-il pas que ſon regne n'étoit pas de ce monde? ne refuſa-t-il pas même l'emploi d'arbitre que deux freres voulurent lui donner, lorſqu'ils lui demanderent de diviſer une hérédité entr'eux; ne traçoit-il pas alors les limites de votre pouvoir. Voudriez-vous être plus puiſſans que les Apôtres? ils ne s'arrogerent jamais le pouvoir de gouverner. Et la Religion Chrétienne fût-elle jamais plus floriſſante? vit-on jamais des Chrétiens en remplir plus fidélement les devoirs que ceux qui vécurent avec les Apôtres? Croyez-moi, Meſſieurs, renfermez-vous dans les bornes que notre divin Maître vous a preſcrites. Faites reſpecter la Religion par votre conduite; donnez l'exemple des vertus Chrétiennes, & vous trouverez des imitateurs. Le Chriſtianiſme n'a pas beſoin d'éclat extérieur pour ſe ſoutenir, il tire tout de lui-même & de ſon auteur. Perſonne ne vous conteſtera votre pouvoir ſpirituel, perſonne ne penſera à l'envahir. On peut changer les loix ſans altérer la Religion. Il n'eſt peut-être pas d'état Chrétien dans l'Europe qui ait les mêmes loix; & cependant le Chriſtianiſme eſt la Religion dominante de pluſieurs pays.

LE CHANOINE.

Je le ſavois bien que nous aurions quelque ſophiſme moderne. Et moi je vous dis & je vous

soutiens que la Religion est essentiellement liée à l'organisation actuelle de nos Etats.

VALERE.

Vous le dites, Monsieur; mais où sont vos preuves ?

LE CHANOINE.

Voilà la ressource ordinaire de ces petits Messieurs; toujours des preuves : une chose claire n'en a pas besoin, & celle-ci est du nombre de celles qui doivent se croire sans examen. Point de changement ou tout est perdu.

VALERE.

Vous me répétez sans cesse qu'il ne faut point de changemens, & vous en avez fait des terribles : avant la révolution, notre constitution donnoit au Duc de Brabant le pouvoir législatif & exécutif, & les Etats devoient veiller au maintien des loix fondamentales, ils devoient s'opposer au renversement de ces loix, ils accordoient les subsides, ou ils les refusoient lorsqu'on avoit enfreint la constitution. Aujourd'hui ces mêmes Etats s'arrogent, sans consulter la nation, la puissance législative & exécutive. N'est-ce donc point un changement que de transporter ces deux pouvoirs à un corps qui ne les exerçoit pas ci-devant ? N'est-ce pas là changer les premiers fondemens de notre constitution ? n'est-ce pas la détermination de

l'exercice de ces deux pouvoirs qui forme la baſe de toutes les loix fondamentales ?

GERONTE.

Je ne comprends pas trop tous ces diſcours.

L'ABBÉ.

Vous n'y perdez rien, croyez-moi. Mais, Monſieur, l'Empereur étant déclaré déchu de la ſouveraineté, qui devoit donc avoir les pouvoirs que vous venez de nommer.

VALERE.

Sans examiner ſi les pouvoirs de nos Etats s'étendoient juſqu'à déclarer l'Empereur déchu de la ſouveraineté, ſans examiner s'ils pouvoient faire cette infraction à notre conſtitution, ſans conſulter leurs commettans, en ſuppoſant très-gratuitement & contre tous les principes du contrat ſocial que notre Souverain ſoit légitimement déclaré déchu de la ſouveraineté, je vous dirai, Monſieur, que les pouvoirs que l'Empereur exerçoit rentroient dans la ſource d'où ils émanoient ; c'eſt-à-dire dans la nation, dans le peuple : & le peuple en étant revêtu, pouvoit les conférer à tel corps ou à tel chef qu'il vouloit ; c'étoit au peuple à exercer ce pouvoir ou à le donner.

LE CHANOINE, *en ſouriant dédaigneuſement.*

Le peuple ! bonne bête, ma foi, pour être légiſlateur & exécuteur des loix.

VALERE.

Je ne dis point qu'il doit exercer ces pouvoirs par lui-même ; mais enfin, étant certain que dans votre ſuppoſition il en étoit revêtu, il devoit les conférer à un corps, ou à un chef, ou l'exercer par lui-même, & aucun corps dans l'Etat ne pouvoit s'en emparer ſans paſſer pour uſurpateur du pouvoir Souverain, & ſans encourir les peines que ce crime mérite.

L'ABBÉ.

La chaleur vous emporte, Monſieur, au-delà des bornes. Vous ne vous appercevez pas que vous allez commettre une injuſtice criante ; vous dites que c'eſt dans le peuple que la ſource du pouvoir ſouverain ſe trouve, & qu'après que celui à qui il l'avoit conféré en eſt dépouillé, il rentre dans tous ſes droits ; & que pour exercer légitimement la puiſſance ſuprême, il faut que le peuple l'ait conférée. Ne voyez-vous pas que par-là vous réduiſez les Nobles & les Prêtres à rien. Ils ſont hommes pourtant, vous ne leur diſputerez pas cette qualité ; ils ſont membres de la ſociété, & par conſéquent comme tels ils doivent concourir à la formation des Etats qu'on doit revêtir du pouvoir ſouverain. Voilà à quoi on s'expoſe lorſqu'on ne veut pas écouter des gens ſages & qui connoiſſent les choſes.

VALERE.

Ils ſont hommes & membres de la ſociété. Je ne leur diſpute point cette qualité; je ne leur en diſpute point la jouiſſance, ils peuvent nommer des Députés à l'aſſemblée des Etats, ils peuvent être nommés comme les autres; mais il ne faut pas qu'ils forment des ordres ſéparés. Ils ſont hommes & membres de la ſociété. Pourquoi prétendroient-ils des prérogatives dont les autres membres ſont privés? Lorſque j'ai dit que la ſouveraineté réſidoit dans le peuple, je n'ai point voulu en exclure les Nobles & les Prêtres; ils ſont dans la maſſe du peuple, & ne forment avec les rôturiers qu'un même tout, qu'un aſſemblage d'hommes réunis en ſociété pour leur bonheur commun.

L'ABBÉ, *riant.*

Ha! ha! ha! ha! les Nobles & les Prêtres ſont parties du peuple! plaiſante idée! Où diable allez-vous chercher les jolies choſes que vous nous dites, M. Valere; il faut ſe rendre après ce beau trait. Les Nobles & les Prêtres ſont citoyens, & le peuple eſt formé de Nobles, Prêtres & roturiers, ha! ha! ha! ha! cela eſt trop commique, il faut en rire. Quelle heureuſe conception! il n'y a rien à répliquer à cela, ils ſont dans le peuple ha! ha! ha! ha! ha!

(*Le Chanoine rit auſſi.*)

JULIE.

Je ne vois pas le mot pour rire, à ce que Monsieur vient de dire.

L'ABBÉ.

Comment donc, Mademoiselle Julie, vous ne trouvez pas ce trait plaisant.

GERONTE.

Taisez-vous, ma fille; de quoi vous mêlez-vous.

VALERE.

Je vous ai laissé rire tout à votre aise, Messieurs; vous me demandez d'où j'ai tiré cette belle conception? De la nature, Messieurs.

LE CHANOINE.

Ah! de la nature. Voici de la philosophie moderne & impie; ces Messieurs, ne parlent que de la nature.

VALERE.

Le persifflage & le ridicule ne peuvent point renverser la raison. Il fût des hommes avant qu'il fût des Nobles. Nous avons sans doute commencés par être hommes, & les premieres sociétés ne furent composées que de rôturiers, ou plutôt on ne connoissoit pas ces distinctions. La Noblesse n'est qu'une qualité accessoire. Et les ordres sacrés ne retirent pas un homme de la société où il est aggrégé pour en faire un être isolé. Un Prêtre n'est qu'un membre de la société, qui a le pouvoir

d'exercer les fonctions sacrées que demande le culte divin. Les hommes, vous ai-je dit, étant réunis pour leur bonheur, c'est à eux à voir si les privileges & les prérogatives que vous prétendez, ne sont point contraires à la prospérité générale, & si des ordres ne nuisent point au bonheur commun. Les privileges de la Noblesse sont peut-être usurpés ou du moins accordés pour les services que leurs ancêtres ont rendu à l'Etat, on n'a point voulu qu'ils fussent pernicieux au reste de leurs concitoyens; & s'ils servent à faire leur malheur, ils doivent cesser. Nos peres n'ont pu récompenser des hommes qui leur avoient rendu des services en rendant leurs descendans malheureux ou esclaves. Les hommes naissent libres & égaux, & c'est à eux à établir les distinctions qui sont nécessaires pour le maintien de la société & de l'ordre; c'est à eux à établir les distinctions qu'ils jugent nécessaires pour leur bonheur : voilà leur boussole, voilà le guide de toutes leurs actions dans tous les temps; & dès que leur bonheur demande l'abolition de ces privileges, ils n'ont qu'à vouloir, & ils disparoissent. Vous nous avez dit vous-même, M. l'Abbé, que la base de toute constitution est la prospérité générale; c'est une vérité qu'on n'obscurcira pas. Il ne s'agit plus que de savoir en quoi consiste cette prospérité, & nous saurons d'abord comment on doit organiser nos Etats.

L'ABBÉ.

Je vous l'ai dit, cette prospérité a pour base la Religion Catholique Apostolique & Romaine.

VALERE.

Vous ne prétendez pas sans doute que ce soit là le seul fondement de la prospérité publique; car un Etat rempli de bons Chrétiens peut-être très-malheureux : on peut être bon Chrétien & être écrasé par le despotisme. Il faut donc de bonnes loix pour assurer cette prospérité. La Religion Chrétienne une fois établie & consolidée, les Etats ne doivent point s'en mêler, son essence est invariable & ses dogmes indestructibles; tout est fini de ce côté-là. Nos Etats ont donc pour but l'établissement de bonnes loix qui assurent à chacun liberté, sûreté & propriété. Il n'y a point de liberté dès qu'on est forcé de se soumettre à des loix qu'on n'a point faites, & auxquelles on n'a aucune part; sans bonnes loix la sûreté est chimérique & la propriété chancellante. Les loix doivent maintenir les intérêts de la généralité; & ces intérêts sont ceux du plus grand nombre d'individus. Vous voyez donc, Messieurs, que si vous faites des ordres, que tout est perdu; ces ordres ayant tous des intérêts séparés, travailleront pour eux & point pour le bien public : & si deux ordres ont la prépondérance, le troisieme, qui est infiniment plus nombreux, sera forcé de se sou-

mettre aux décrets que ces deux ordres auront formés, ils ſeront leurs ſujets. Ainſi voilà pluſieurs milliers de citoyens forcés d'obéir à des loix qu'ils n'auront pas conſenties ni par eux ni par leurs Députés; & par conſéquent, voilà la liberté détruite. Pour remédier à tout cela, il ne faut qu'un ſeul ordre ; il faut nous regarder comme enfans d'une même famille, qui n'ont qu'un même intérêt, qu'un même penchant, qui eſt de rendre notre patrie heureuſe en faiſant le bonheur de nos concitoyens, ſans exception s'il eſt poſſible. Que les nobles abjurent leurs privileges, ils deviendront citoyens comme nous; leurs intérêts ſe confondront avec les nôtres; ils ne craindront pas qu'on les ſacrifie à ceux des rôturiers, ils ſeront les mêmes: & en travaillant pour la généralité, ils ſeront auſſi heureux que nous, parce qu'ils y ſeront compris. Et vous, Prêtres du Très-Haut que la Religion ſoit votre unique occupation ; ne vous mêlez des affaires d'Etat que lorſque vous y ſerez appellé par vos concitoyens. Qu'il n'y ait qu'un ſeul peuple, comme il n'y a qu'une patrie. Voyez la France marcher à grands pas vers la proſpérité.

L'ABBÉ.

Bel exemple ! une aſſemblée d'Athées & d'impies nous ſervira de regle. Je vois, mon cher Valere, que la Philoſophie moderne vous a gâté l'eſ-

prit ; un petit cours de Théologie vous ſeroit bien néceſſaire pour vous ramener au bon ſens ; voilà ce que c'eſt que d'abandonner la foi, on déraiſonne toujours complétement.

VALERE.

Vous ne parlez, Meſſieurs, que d'impies ; il faudroit faire ſa profeſſion de foi toutes les fois qu'on veut raiſonner ſur quelque matiere. Je vous conſeille d'imiter la France dans la formation de nos Etats ; mais je ne veux point vous conſeiller d'adopter tous les décrets émanés de cette aſſemblée illuſtre : ce ſont nos repréſentans librement choiſis par nous, par toute la nation qui feront nos loix, & qui jugeront ſi ſes décrets peuvent convenir à notre pays, qui les rejetteront s'ils trouvent qu'ils ne peuvent pas convenir, qui en feront de nouveaux, qui en adopteront peut-être quelques-uns, n'anticipons pas ſur leurs délibérations.

LE CHANOINE.

A vous entendre, on diroit que notre aſſemblée eſt déja formée comme celle de France ; on diroit que les ordres ſont déja confondus. Nous mourrions plutôt martyrs de la Religion que de ſouffrir une telle perverſité de principes ; vous avez l'eſprit entiérement perverti, preuve ce que vous venez de dire, tout cela eſt puiſé dans nos Philoſophes modernes.

VALERE.

Mais, Meſſieurs, eſt-ce que les Philoſophes modernes ne peuvent pas raiſonner juſte ſur certains points de politique, quoiqu'ils ſe ſoient trompés ſur la Religion.

LE CHANOINE.

Où ſommes-nous, grand Dieu! Quoi, vous prenez la défenſe des Philoſophes modernes. O temps! ô mœurs! votre maſque tombe, vous voilà à découvert; je ne me ſuis point trompé lorſque j'ai pronoſtiqué que vous n'aviez point de Religion. Adieu; je me rendroit complice de vos blaſphêmes & de votre impiété, ſi je reſpirois encore un moment le même air que vous. (*Il ſe cache dans un petit cabinet pour épier l'occaſion d'aborder Julie.*)

L'ABBÉ.

Voilà ce que c'eſt que de lire des livres pernicieux; le précieux dépôt de la foi s'altere, & on perd ſes mœurs.

VALERE.

Arrêtez-là, M. l'Abbé; vos exclamations ſur le manque de Religion que vous me reprochez ſont trop ridicules, pour que je veuille y répondre; je n'ai pas dit un mot de la Religion. Mais point de calomnie; ne mordez pas ſur mes mœurs.

L'ABBÉ.

Vous n'avez point parlé de Religion; voilà ce

qui vous rend coupable ; il faut la mettre à la tête de tout.

VALERE.

Elle eſt établie, à quoi bon en parler ſans ceſſe.

L'ABBÉ.

On voit bien qu'elle vous eſt à charge, que vous la déteſtez ; je vous laiſſe avec vos ſentimens pervers. Qui n'a point de foi, n'a point de mœurs, point de probité, point de droiture. Convertiſſez-vous, ou nous romprons. Je vous laiſſe ; faites des réflexions ſérieuſes ſur les maximes abominables que vous avez débitées, & ſur les moyens de vous corriger & de rentrer dans le chemin du ſalut dont vous vous écartez ; je vous enverrai mon Confeſſeur. (*à part.*) Tu nous le payeras.

SCENE II.

GERONTE, VALERE, JULIE.

GERONTE.

APRÈS ce que je viens d'entendre, Monſieur, que dois-je penſer de vous ; on vous accuſe de n'avoir point de Religion ; ſongez-y. Il faut vous réformer, je me ſuis trompé ſur votre compte.

VALERE.

Vous laiſſeriez-vous éblouir par leurs grands mots. Croiriez-vous.

GERONTE.

Je ne vous dis pas ce que je crois; mais tâchez de faire la paix avec M. le Chanoine & M. l'Abbé; ſans quoi, point d'affaires : ſongez-y bien.

SCENE III.

VALERE, JULIE.

VALERE.

QUELLE reſſource! Non, elle n'eſt pas poſſible, il ne nous en reſte plus que dans la méchanceté de nos ennemis. Puiſſe leur prudence ordinaire les abandonner; puiſſe la perverſité de leurs cœurs les faire donner dans le piege : mais il ne faut pas qu'on nous voie enſemble; s'ils nous ſurprenoient, ils ſont trop défiants & nous ne réuſſirions pas. Adieu, chere; ſonge à notre bonheur.

SCENE IV.

JULIE, LE CHANOINE.

LE CHANOINE.

QUOI, seule ! quel heureux moment ! Si vous n'étiez pas si cruelle, pourquoi me rejetter, que craignez-vous, c'est un plaisir pur & sans mêlange, la crainte ne l'empoisonnera point, vous connoissez ma discrétion, je suis homme d'église, & votre mariage qui va suivre couvrira le mystere. Ah, divine Julie ! ne désespérez pas un homme qui brûle pour vous du plus violent amour.

JULIE.

Je vous écoute & vous admire ; pourquoi jetter les yeux sur moi ? Il y en a tant, M. le Chanoine, qui desireroient de devenir votre conquête ; pourquoi vous attacher à moi ?

LE CHANOINE.

Hé, en est-il qui puisse me rendre heureux ; je n'aime point ces conquêtes faciles qui vous accordent d'abord & même quelque fois plus qu'on ne demande. En est-il qui vous ressemble ? Trouveriez-vous une femme aussi belle, aussi aimable que vous, jeune, tendre, sensible, remplie d'appas ? Ah ! Julie, quel bonheur pour l'homme qui vous

vous poſſédera; me rendriez-vous malheureux ? vous êtes ſi ſenſible.

JULIE.

Mais, Monſieur, c'eſt un péché; on nous prêche continuellement la continence, la modeſtie & la ſageſſe, & vous voulez que j'y manque.

LE CHANOINE.

N'ai-je que cet obſtacle à ſurmonter ? Rien n'eſt plus aiſé que de lever vos ſcrupules là-deſſus.

JULIE, *à part.*

Ah, Prêtres ! Prêtres !

LE CHANOINE.

Ne devons-nous pas avoir un extérieur grave & modeſte pour nous rendre reſpectables au peuple; il faut lui inſpirer de la vénération pour nous, afin que les ſemences de vertus que nous jettons dans leurs cœurs puiſſent fructifier; il faut qu'on nous croie, qu'on nous admire; il faut que le vulgaire s'attache à nous, ſans cela l'empire de la Religion ſeroit détruit. Rien n'eſt plus propre pour nous l'attacher que des maximes ſéveres, des mœurs rigides & des privations dont la plupart des hommes ſont incapables; elles font un effet merveilleux ſur leurs eſprits : voilà pourquoi nous prêchons la continence, pour faire croire que nous l'obſervons. Vous voyez donc, que pourvu qu'on ſauve les apparences, nous

parvenons toujours à notre but; notre autorité ne reçoit aucun échec, & cela ſuffit : voilà ce qui nous eſt ordonné. Il ne faut pas tendre à une perfection chimérique; elle eſt impoſſible pour moi, & on ne commande point l'impoſſible. Laiſſez-vous aller à mes conſeils; je vous aſſure qu'il n'y a aucun mal.

JULIE.

(*A part.*) Le ſcélérat! (*Haut.*) Vous êtes ſéduiſant.

LE CHANOINE.

(*A part.*) Elle ſe rend. (*Haut.*) Songez aux plaiſirs que nous goûterons; c'eſt un ſecret qui reſtera entre nous. Fûtes-vous pourvue de tant d'appas pour ne pas en jouir; n'allumeriez-vous des feux que pour ne pas les ſoulager. Charmante Julie, ayez pitié d'un malheureux qui ſouffre & dont vous pouvez adoucir l'infortune.

JULIE.

Mais l'occaſion.

LE CHANOINE.

Je la ferai naître. Trouvez-vous ici ce ſoir à neuf heures, je m'y rendrai accompagné de l'Amour.

JULIE.

Venez.

LE CHANOINE.

Vous me rendez la vie; vous me verrez toujours le plus ſoumis des hommes & le plus amou-

reux. Banniſſez toute crainte. Quel heureux jour ! que les heures vont couler lentement ; vous m'enchantez, vous me raviſſez. Adieu, bel ange ; à ce ſoir.

SCENE V.

JULIE, *ſeule.*

VOILA donc ces hommes de Dieu qui ne parlent que de Religion, que d'orthodoxie, que de ſalut. Voilà donc les ſoutiens de ma patrie, qui condamneroient au bûcher ceux qui oſeroient lever le moindre doute ſur la pureté de leurs mœurs. Ils enviſagent le crime de ſang-froid ; ils le raiſonnent, ils tâchent de le rendre légitime. Ils ne ſoutiennent leur réputation uſurpée qu'à force d'impoſture & d'hypocriſie. Je ne m'étonne plus qu'ils s'effarouchent au ſeul mot d'hypocrite ; on les touche au vif. Ah, Prêtres ! Prêtres ! c'eſt ainſi que vous faſcinez les yeux du vulgaire ; c'eſt ainſi que la Religion vous ſert de manteau pour couvrir vos iniquités ; elle cache encore le poignard de la perſécution. Quel mêlange monſtrueux de fourberie & de crime ! quelle race d'hommes ! & on les reſpecte, on les fête par-tout... Quel eſt cet importun. Ah, c'eſt leur protégé & leur ſoutien.

SCENE VI.

JULIE, DAMIS.

DAMIS.

MADEMOISELLE, permettez que j'aie l'honneur de vous préſenter mes très-humbles ſalutations..... Vous ne répondez rien, Mademoiſelle. N'aurois-je pas le bonheur de vous plaire; j'en ſerois ſurpris. Je défie qui que ce ſoit d'être meilleur patriote que moi; il n'y en a point qui ait plus de zele pour la patrie, ni plus de dévotion.

JULIE.

Ce zele eſt bien louable, Monſieur; j'aime ma patrie auſſi ſincérement que vous, & cependant nous ne penſons pas de même.

DAMIS.

Ah, ſi vous êtes bonne patriote, nous ne tarderons pas à ſympathiſer enſemble.

JULIE.

Peut-être. Je vous ai déja dit mes ſentiments; je ne ſens rien.

DAMIS.

Que je ſuis malheureux; je vous aime. Ah, Mademoiſelle! je vous aime ſi ſincérement & ſi

ardemment. Monſieur votre pere eſt même content de conclure notre mariage ; je ſuis d'une impatience, d'une impatience ſi grande que vous ne ſauriez croire. Je ferai tout pour vous ſervir. Auriez-vous quelqu'ennemi, je vous en délivrerai bientôt ; je le forcerai à ſortir du pays, s'il ne veut pas être enfermé.

JULIE.

Je n'ai point d'ennemis ; & ſi j'en avois, je ne voudrois point m'en venger. Vous croyez me gagner en m'offrant de pareils ſervices ; vous ne faites que me donner encore plus d'éloignement pour le mariage que vous me propoſez.

DAMIS.

Vous ne voulez donc pas vous marier avec moi ?

JULIE.

Pourquoi m'importuner, & me forcer à vous dire des choſes qui ne vous ſeroient pas agréables.

DAMIS.

Vous avez un amant que vous aimez ; c'eſt pour cela que vous n'avez pas d'inclination pour moi : n'eſt-ce pas vrai, Mademoiſelle ?

JULIE.

Cette queſtion eſt bien indiſcrette, Monſieur.

DAMIS.

Je tâcherai d'avoir la parole de Monſieur votre pere ; il la tiendra. Dès que nous ſerons unis,

vous m'aimerez, j'en ſuis ſûr ; je ſerai ſi ſoumis. Mais pourquoi ne m'aimez-vous pas ?

JULIE.

Je n'en ſais rien ; ſuis-je maîtreſſe de mes inclinations.

DAMIS.

Je ſuis pourtant un jeune homme rangé, je ſuis courageux ; caché dans une cave, j'ai bravement tiré un ſoldat par le ſoupirail. Ne ſont-ce pas là des exploits qui peuvent vous gagner le cœur. Je vous produirai des témoignages de M. l'Abbé & de M. le Chanoine qui fréquentent chez vous, que j'ai de bonnes mœurs & une bonne conduite. Je ne veux pas me vanter, ma mere m'a dit qu'elle me donneroit beaucoup d'argent en mariage ; nous ferons un ſi bon ménage : laiſſez-vous toucher. M. l'Abbé devoit ſe rendre ici pour vous parler en ma faveur. Comme il tarde à venir. Ah, le voici.

SCENE VII.

JULIE, DAMIS, L'ABBÉ.

DAMIS.

VENEZ m'aſſiſter, M. l'Abbé ; venez parler pour moi à Mademoiſelle ſur ce que vous ſavez bien.

L'ABBÉ, *bas à Damis.*

Laissez-nous, je ferai votre affaire, & je la rendrai aussi douce qu'un mouton.

SCENE VIII.

JULIE, L'ABBÉ.

JULIE.

Vous êtes l'ambassadeur de mon cousin, M. l'Abbé, & ambassadeur d'amour encore ; bel emploi pour un homme de votre état.

L'ABBÉ.

Il en est un que j'ambitionne bien plus, charmante Julie.

JULIE.

Vous voici encore avec vos fadeurs & vos complimens.

L'ABBÉ.

Ne prenez point, belle Julie, mes paroles pour des complimens ; ce sont les expressions d'un cœur touché de vos divins appas.

JULIE.

Mais à quoi aboutira cet amour. Nous ne pouvous pas nous marier ; vous êtes Prêtre, & on ne donne pas de dispense pour cet empêchement-là.

L'ABBÉ.

Ne peut-on goûter les plaisirs de l'amour que dans le mariage. On dit même que l'hymen le rend fade, que l'amour s'endort; au-lieu que dans le célibat il est vif & piquant, nous tient toujours en haleine, & nous fait goûter en ce monde des plaisirs qu'on ne trouve point dans l'autre.

JULIE.

Vous parlez bien lestement des plaisirs de l'autre vie; mais j'ai toujours entendu dire qu'on ne pouvoit goûter légitimement les plaisirs de l'amour que dans le mariage, que la Religion les défendoit & en faisoit un crime.

L'ABBÉ.

Préjugé vulgaire; manege adroit pour tromper les sots & faire des dupes. Cesse-t-on d'être homme pour être Prêtre; cesse-t-on d'avoir des yeux & un cœur. Non, charmante Julie, la contrainte ne fait qu'aiguillonner nos passions. Il est vrai que nous en tirons l'avantage inappréciable de goûter des plaisirs que les profânes ne connoissent pas; nous sommes fêté des femmes à cause de notre discrétion : & le plaisir de tromper le public entier, assaisonne merveilleusement celui que nous goûtons dans les bras d'une belle.

JULIE.

Vive les gens d'Eglise pour tirer parti de tout;

ce qui feroit le tourment d'un autre, fait votre bonheur. Je ne vous connoiſſois pas cette reſſource; ce ſont des ſecrets inconnus au vulgaire.

L'ABBÉ.

Je vous en apprendrai bien d'autres ſi vous vouliez conſentir.

JULIE.

A quoi?

L'ABBÉ, *avec un coup d'œil tendre.*

Ne me comprenez-vous pas? Je brûle d'un feu qui ne s'éteindra qu'avec ma vie; je vous rendrai heureuſe. Que de femmes me prendroient au mot!

JULIE.

Que ne vous y adreſſez-vous donc.

L'ABBÉ.

Je ſuis blaſé ſur les conquêtes aiſées. Il me faut une femme qui ſemble refuſer en accordant tout, un cœur tout neuf, à qui je donne les premieres leçons de l'amour: j'ai rencontré ce cœur; j'ai rencontré celle qui peut me rendre heureux. Daignez vous humaniſer; que craignez-vous; c'eſt un plaiſir qui ne fait tort à perſonne, qui nous rendra heureux pour la vie. Ne déſeſpérez point un malheureux qui ne peut plus vivre ſans vous poſſéder.

JULIE.

Qui me rendroit malheureuſe. Eſt-il un parfait

bonheur ſans la vertu ; les remords empoiſonneroient mes jours.

L'Abbé.

Les remords dites-vous ; préjugé de l'habitude. Laiſſez-vous guider par mes conſeils, je vous en affranchirai bientôt. Les remords naiſſent d'une conſcience bourrelée par les crimes. En eſt-ce un que de rendre un homme heureux ; nous ne ſommes ſur la terre que pour cela.

Julie.

Que le langage que vous tenez en public eſt différent de celui-ci ! Vous ne nous faites appercevoir que des précipices, l'enfer eſt toujours ouvert ſous nos pas, le chemin du Ciel eſt étroit, on ne peut y paſſer qu'en menant la vie la plus rigide, on n'y parvient que par les jeûnes, les mortifications, les abſtinences, les renoncemens à ſoi-même : voilà du moins le langage de nos prédicateurs.

L'Abbé.

Ils n'en ſont pas moins de bons Apôtres pour cela. Le peuple a attaché une eſpece de vénération à toutes ces maximes ſéveres ; il croit que ceux qui les débitent, ſont les premiers à les pratiquer. Il faut bien le ſatisfaire ; & pourvu qu'il ne ſoit pas détrompé, tout reſte dans l'ordre : c'eſt cet ordre ſur tout qu'on doit chercher ; la vertu ne conſiſte que dans cela. Vous voyez bien qu'on

peut satisfaire aux besoins de la nature en paroissant les étouffer ; la nuit, le secret & plus souvent un mari nous couvre, & nous sommes heureux sans risque de perdre notre salut. Prenez-moi pour directeur ; le chemin du Ciel sera parsemé de roses, nos jours seront tissus de fleurs. Quelle félicité ! Voudriez-vous vous reprocher d'avoir rendu un homme malheureux, tandis que vous pouvez si aisément le conduire au faîte du bonheur.

JULIE.

Je vous trouve aujourd'hui une éloquence persuasive que je ne vous connus jamais.

L'ABBÉ.

Laissez-vous aller à mes conseils, belle Julie. Un mot de votre bouche me rendra la vie ; un seul mot peut me l'ôter. Seriez-vous assez cruelle ? tant de cruauté s'allie-t elle avec un cœur si tendre, si sensible, avec des attraits qui toucheroient l'insensibilité même ; ce lieu seroit si propre pour un rendez-vous ? quels plaisirs nous goûterions !.... Julie.

JULIE.

Si je vous accordois même ce que vous demandez, ce ne seroit toujours qu'un plaisir passager. On va me marier ; & ce commerce que vous me dépeignez si délectable, finiroit avec le jour de mes noces.

L'ABBÉ.

Rendez-moi heureux aujourd'hui, & je vous promets que ce bonheur durera autant que notre vie. La mort ſeule pourra le finir ; chaque jour le verra renouveller. Rendez-moi la vie.

JULIE.

Homme ſéduiſant & dangereux, dans quelle ſituation vos diſcours enchanteurs m'ont mis.

L'ABBÉ.

Je me rendrai ici à dix heures du ſoir.

JULIE.

Je ne pourrai pas. (*D'une voix baſſe & entrecoupée.*) C'eſt trop tard.

L'ABBÉ.

Je m'y rendrai à neuf heures.... oui. Quelle félicité ! mon cœur ſuffit à peine pour contenir la joie dont il eſt rempli. Quels tranſports j'éprouve en ce moment ! voici le jour le plus heureux de ma vie, il faut le rendre durable, il faut nous ménager des occaſions de le prolonger pendant toute notre vie : il en eſt un moyen.... Si vous vouliez épouſer Damis.

JULIE.

Ah ! que me propoſez-vous ; c'eſt un ſot qui ne parle que de bataille, de combat & d'empriſonnement.

L'ABBÉ.

C'eſt à cauſe de cela même qu'il faut l'épouſer.

Ne voyez-vous pas la confiance qu'il a en moi ; j'irai chez vous à toute heure, il en ſera charmé, je lui perſuaderai ce que je voudrai, nous le menerons comme nous voudrons; c'eſt préciſément l'homme qu'il nous faut pour notre petit train de vie.

JULIE.

Mais jurer une fidélité inviolable à un homme pour le tromper, mon cœur y répugne.

L'ABBÉ.

Ah! voici les ſcrupules. Laiſſez-vous conduire, ils diſparoîtront tous ; je vous rendrai la conſcience tranquille comme celle d'un bienheureux.

JULIE.

Je ne peux point me déterminer encore là-deſſus.

L'ABBÉ.

Sur-tout fuyez Valere, c'eſt un eſprit pernicieux ; il raiſonne trop, il ſe fera un mauvais parti. Je tâche de le ramener à la raiſon ; mais il eſt d'une opiniâtreté inſurmontable ; il s'eſt fait des principes d'équité ſi rigides, que le commerce de la vie ſeroit inſupportable ſi on vouloit les ſuivre. Il faut ſe plier aux circonſtances. Fuyez-le, ma chere ; ne le conſultez pas, il fera votre malheur.

JULIE, *en le regardant.*

Il faudra donc toujours ſuivre les conſeils de mon directeur.

L'ABBÉ.

C'eſt le ſeul moyen d'être heureuſe. Abandonnez-vous entiérement à moi. Vous ai-je conſeillé juſqu'ici quelque choſe qui n'eut point votre félicité pour objet; un homme amoureux comme moi peut-il vous égarer? (*Appercevant Geronte.*) Il faut obéir à ſon pere; il faut toujours ſuivre ſes volontés en tout.

SCENE IX.

JULIE, L'ABBÉ, GERONTE.

GERONTE.

QUEL honnête homme! Ma maiſon proſpere depuis qu'il la fréquente.

L'ABBÉ.

Excuſez, Monſieur, ſi je m'arroge l'autorité de montrer les devoirs à Mademoiſelle.

GERONTE.

Comment donc; vous m'enchantez par cette conduite : je ſerois charmé que ma fille ne voulût prendre d'autre guide que vous pour ſe conduire; vous la meneriez dans le chemin du ſalut & de la félicité éternelle.

L'ABBÉ.

Vous approuvez donc ma conduite à ſon égard;

vous voulez donc bien permettre que je lui ſerve de directeur.

GERONTE.

Encore un coup, vous me raviſſez : je vous en euſſe prié ſi je n'avois craint de troubler votre repos ; elle ne peut être dans de meilleures mains. Je ſuis ſûr que vous ne lui paſſerez pas un écart ſans la reprendre ; vous façonnerez ſon ame à la vertu, à l'amour de ſes devoirs.

L'ABBÉ.

Cet emploi ne ſera pas pénible ; Mademoiſelle à une conduite ſi réguliere, ſi ſage ; elle a les mœurs ſi douces, elle eſt ſi docile, ſi ſoumiſe aux volontés de ſon pere, ſi complaiſante à les ſatiſfaire, que je n'aurai que des éloges à vous faire ſur ſa conduite. La docilité eſt la premiere des vertus dans une femme, & Mademoiſelle la poſſede parfaitement.

GERONTE.

Pas ſi parfaitement, M. l'Abbé : elle ſe mêle quelquefois d'avoir un ſentiment à elle ; bien ſouvent elle refuſe de croire ſur parole. Vous voyez bien que voilà de mauvaiſes herbes à déraciner.

L'ABBÉ.

Laiſſez-moi faire, je vous en rendrai bon compte. (*Bas à Geronte.*) J'ai deux mots à vous dire en particulier. Ne pourriez-vous pas faire retirer Mademoiſelle.

GERONTE.

Julie, laiſſez-nous un moment ; préparez-vous à obéir à Monſieur comme à votre pere.

SCENE X.

GERONTE, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

QUEL bon pere ! Le ſalut de votre fille vous occupe auſſi fortement que le vôtre. Que cette ſollicitude eſt louable ; qu'elle eſt digne d'être imitée. Si tous les peres de famille ſe conduiſoient comme vous, on ne verroit pas tant de déſordres. Les mœurs ſeroient plus pures & la Religion plus reſpectée ; la médiſance & la calomnie ne régneroient pas ; on n'épilogueroit pas continuellement ſur la conduite des Miniſtres de Dieu. Je crains bien que tous nos ſoins ne pourront ſauver Julie de la contagion générale.

GERONTE.

Comment, avez-vous remarqué quelque penchant dépravé dans ma fille ?

L'ABBÉ.

Ce n'eſt pas cela ; mais elle fréquente Valere. J'ai bien peur que ce jeune homme ne prenne trop d'aſcendant ſur ſon eſprit ; c'eſt, comme vous ſavez,

vez, un raiſonneur, un Philoſophe moderne, un impie, un hérétique, en un mot, un homme ſans Religion. Pour ſes mœurs, elles ſont pures en apparences; mais dans le fond, je crois qu'elles ſont très-corrompues. L'avez-vous déja vu à l'égliſe? c'eſt pourtant là le fondement de toutes les vertus chrétiennes.

GERONTE.

Il a pourtant un caractere bien doux; il plaint les malheureux, & déteſte la perſécution; il aime la tolérance.

L'ABBÉ.

Voilà préciſément le point. Ne voyez-vous pas que ces gens ne réclament la tolérance que pour avoir lieu de pervertir tout le monde. Où en ſeroit la foi, bon Dieu, ſi on n'avoit pas l'œil partout pour réprimer l'audace de ces petits Meſſieurs. Ne parle-t-il pas encore mal des Prêtres?

GERONTE.

En effet, je lui ai déja entendu tenir de certains diſcours ſur nos Prêtres, qui ne me plaiſoient pas trop.

L'ABBÉ.

Juſtement, il ne falloit plus que ce trait pour l'achever. Un homme qui aime ſincérement la Religion, reſpecte ſes Miniſtres, il les révére & n'en dit jamais de mal.

GERONTE.

Il les aime auſſi ; à ce qu'il dit, mais ils doivent être d'une conduite irréprochable.

L'ABBÉ.

Comment donc, un homme d'un ſens auſſi droit que vous ſe laiſſe-t-il prendre à ce leurre.

GERONTE.

Oh, pardonnez-moi.

L'ABBÉ.

C'eſt là la tournure ordinaire que nos philoſophiſtes impies donnent à leurs diſcours. Ils ne parlent mal des Miniſtres de l'autel que parce que la Religion les gêne ; ils veulent la ſapper par ſes fondemens ; d'ailleurs, il n'eſt pas patriote.

GERONTE.

Il l'aſſure, pourtant.

L'ABBÉ.

Tarrare, maſque pour cacher ſon royaliſme. Il n'aime pas la conſtitution de ſon pays, il admire la conſtitution Françoiſe ; il s'extaſie devant les repréſentans de cette nation. Ces Sages, dit-il, ces Légiſlateurs éclairés & faits pour éclairer l'Europe. Et ces prétendus Sages ſont des gens ſans foi ni loi, comme on l'a ſavamment démontré dans pluſieurs Ouvrages lumineux. Détachez-vous, croyez-moi, de ce mauvais génie ; Damis eſt bien plutôt le fait de votre fille : voilà un jeune homme rangé, un jeune homme unique, admirable.

GERONTE.

J'ai déja ſondé le cœur de ma fille ; elle ne veut pas ; d'ailleurs, il eſt ſi ſimple, il paroît avoir ſi peu d'eſprit, il paroît ſi fougueux. Il a pourtant une bonne qualité, je ne puis le diſſimuler ; il eſt bon patriote.

L'ABBÉ.

Voilà la qualité eſſentielle, elle ſuffit pour en faire un honnête homme. On dit qu'il eſt ſimple, qu'il a peu d'eſprit ; il n'en eſt que plus eſtimable, on eſt ſûr de ſa foi & de ſa piété. Il eſt violent, fougueux, dites-vous ; mais il ne l'eſt que contre les ennemis de Dieu. Et peut-on l'être trop pour une ſi belle cauſe. Il eſt d'ailleurs très-doux. Je vis l'autre jour qu'il ſoutint un affront avec un ſang-froid admirable ; on le provoquoit ; mais la crainte de Dieu étouffa toute haine & toute rancune, toute animoſité ; plutôt que de ſe battre il ſouffrit les injures. Vous voyez quel beau caractere. Croyez-moi, vous ne pourriez faire une meilleure emplette.

GERONTE.

Vous me perſuadez, s'en eſt fait. Valere ſera chaſſé ; Damis eſt mon affaire. Oui, je vais parler très-vertement à ma fille là-deſſus ; tâchez de votre côté de gagner ſon eſprit. Oui, ma fille ſera heureuſe avec un pareil époux.

L'ABBÉ.

Voilà un homme raiſonnable. Pour moi je ne concevois rien dans votre attachement pour Valere. Un homme de bon ſens, comment a-t-il pu ſe laiſſer empaumer par ce petit ſuffiſant; je ne vous concevois pas.

GERONTE.

Auſſi voyez-vous que je me ſuis rendu de ſuite à vos raiſons, je n'ai pas balancé. Il faudra pourtant un peu ſe ménager; je ne puis pas rompre décemment tout d'un coup.

L'ABBÉ.

Laiſſez-moi faire, je me charge de cette commiſſion.

GERONTE.

Heureuſe la maiſon dont vous voulez prendre le gouvernement.

SCENE XI.

L'ABBÉ, *ſeul.*

VIVE les gens d'eſprit. Voilà ma barque en bon train; le pere eſt à nous, & la fille... Dieu ſait comme je vais lui tourner la tête. Quel bonheur! quel heureux jour! Toute la nation nous adore; nous la gouvernons; tous les obſtacles ſont applanis, & encore une jeune & jolie femme.... Vive les gens d'eſprit.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

VALERE, *seul.*

Je suis d'une impatience extrême ; Julie ne vient pas ; nos caffarts sont-ils pris ? ont-ils ouvert leurs cœurs, en ont-ils déployé les replis tortueux ? Chaque moment ajoute à mon supplice. Comment est-il possible que Geronte se soit laissé prendre au-dehors platré de ces hypocrites, qu'il ait oublié les promesses les plus solemnelles & les plus sacrées. Ah ! j'entends quelqu'un, c'est-elle, non, c'est mon valet. Qu'il a l'air embarrassé ; auroit-il quelque mauvaise nouvelle à m'apprendre.

SCENE II.

VALERE, ALAIN.

ALAIN, *d'un air embarrassé.*

Monsieur, j'ai quelque chose à vous dire ; mais je ne sais comment m'y prendre.

VALERE.

As-tu quelque malheur à m'annoncer ?

ALAIN.

Non pas pour vous. Mais c'eſt quelque choſe qui me fait de la peine ; & pourtant il faut que cela ſe faſſe.

VALERE.

Es-tu engagé dans quelque mauvaiſe affaire ? eſt-ce que ton pere eſt dans quelqu'embarras ? Parle ; ſi je puis le ſoulager, je ne m'y refuſerai pas ; tu peux compter ſur moi.

ALAIN.

Cette bonté me perce le cœur ; vous redoublez mon embarras. Je n'oſe vous dire ce que je veux.

VALERE.

Aurois-tu commis quelque méchante action ?

ALAIN.

Non, Monſieur ; je ne ſuis point criminel, je vous ai toujours ſervi fidélement ; je n'ai point manqué à mes devoirs. Mais il faut.... il faut que je vous quitte ; il faut que j'abandonne votre ſervice, & que je prenne un autre maître. Voilà mon ſecret.

VALERE.

Pourquoi donc, ſuis-je indigne de l'être ; as-tu quelque plainte à me faire ; t'ai-je fait eſſuyer de mauvais traitemens, t'accablois-je de duretés, n'eſt-tu pas bien chez moi ? Où trouveras-tu un meilleur maître ?

ALAIN.

Nulle part, Monſieur; mais je ne puis plus reſter avec vous, ſans riſquer le ſalut de mon ame.

VALERE.

Comment! te donnerois-je de mauvais exemples, m'as-tu vu commettre quelqu'action indigne d'un honnête homme, & qui pût corrompre tes mœurs. Ne ſuis-je pas le premier à t'exhorter à remplir les devoirs de Chrétien; ne les remplis-je pas moi-même.

ALAIN.

Ce n'eſt pas cela. Mais on m'a dit que vous étiez un choſe.... Comment diable eſt-ce qu'ils appellent cela.... un jan.... un Janſéniſte & un Philoſophe.

VALERE.

Ha! ha! ha! Sais-tu ce que c'eſt qu'un Janſéniſte.

ALAIN.

Non, Monſieur.

VALERE.

Ni moi non plus.

ALAIN.

Je ne ſais pas même ce que c'eſt qu'un Philoſophe; mais on m'a dit qu'on ne pouvoit pas vivre avec de pareilles gens ſans encourir la damnation éternelle. Ainſi, Monſieur, vous voyez bien quel

risque je cours en cas que vous le soyez. Je ne veux point risquer le salut de mon ame.

VALERE.

Et qui te fait accroire toutes ces choses-là.

ALAIN.

C'est mon Confesseur, qui est grand ami de M. le Chanoine & de M. l'Abbé, qui viennent souvent ici, & avec qui vous parlez tant. Ces deux Messieurs, m'ont aussi dit la même chose.

VALERE.

Ne t'ont-ils rien dit de plus.

ALAIN.

Ils m'ont encore interrogé sur votre conduite, ils m'ont dit que vous n'aviez point de Religion, ils m'ont donné de l'argent pour boire, & puis ils m'ont demandé si je ne savois pas du mal de vous, & j'ai dit que non; & puis ils m'ont dit que je dissimulois, que je ne voulois rien dire, mais qu'ils savoient bien quelque chose eux. Et puis ils m'ont dit tant de mal de vous. Ils m'ont conté de mauvaises actions que vous aviez faites; je disois que je ne savois rien; ils m'ont menacé si je continuois toujours à parler ainsi; ils m'ont dit que je serois damné si je restois plus long-temps à votre service, & si je continuois à dire du bien de vous. Ils m'ont fait si peur de l'enfer, que je demande mon congé : mais vous êtes trop bon maître pour que je dise de vous le mal que vous n'avez pas

fait; je ne veux pas mentir; mais il me faut mon congé; je ne saurois faire mon salut si je suis brouillé avec les Prêtres; & ils m'ont dit que je ne ferai plus leur ami, ni par conséquent celui de Dieu, si je ne vous abandonnois pas. Cela me fait pourtant bien de la peine.

VALERE.

Va, mon pauvre Alain, j'ai pitié de ton état. Ne crains rien, reste avec moi, je tâcherai de te remettre en bonne grace avec les Prêtres; je te montrerai un Confesseur bon Chrétien, qui ne te donnera que de bons conseils. Fais toujours ton devoir comme un honnête homme, & ne crains rien. Je te ferai voir que ceux qui t'ont parlé ne sont pas des hommes si saints que tu les crois; tu pourras toujours me quitter quand tu voudras, dès que tu remarqueras que je suis un obstacle au bonnes actions que tu voudras faire.

ALAIN.

J'aime tant de rester avec vous que vous me persuadez aisément. Vous me promettez donc qu'il ne m'arrivera point de mal.

VALERE.

Ai-je déja manqué aux promesses que je fais. Compte sur moi, te dis-je, & ne sois plus inquiet.

ALAIN.

Vous me rendez la vie.

VALERE.

Ne t'éloigne pas trop ; j'aurai beſoin de toi ce ſoir. Laiſſe-moi.

SCENE III.

VALERE, *ſeul.*

QUELLE ſcélérateſſe ! Non contents d'envoyer des milliers de citoyens à la mort pour ſoutenir leurs pouvoirs uſurpés, ils allument encore le feu de la diſcorde dans les familles, & les moyens les plus bas, les plus criminels deviennent légitimes entre leurs mains : corrupteurs de l'innocence, ils armeroient le fils contre le pere, ſi cette atrocité pouvoit ſoutenir l'ouvrage de leur ambition. Ah, fourbes ! le temps viendra où vous ſerez connus, & l'exécration du genre humain ſera le prix de vos forfaits... Mais Julie ne vient pas ; qui peut la retenir ; je ſuis ſur les charbons ; je brûle de ſavoir, de connoître mon ſort. Elle devoit ſe rendre ici.... Ah, que vois-je, elle eſſuie ſes larmes.

SCENE IV.

VALERE, JULIE.

VALERE.

AH ! ma chere Julie, qui peut faire couler les larmes que vous tâchez de me cacher ; y auroit-il

encore quelque nouveau chagrin qui viendroit traverſer le bonheur de ma vie.

JULIE.

Il n'eſt pas poſſible de détromper mon pere; il s'obſtine à ſe laiſſer guider par nos cagots; il accuſe ma bouche d'impoſture, lorſque je veux lui dévoiler la trame d'iniquités des bourreaux qui font les tourmens de notre vie. Si tu avois entendu les noms qu'il te donne, quelles impreſſions on lui a donné ſur ta conduite. Il ne veut plus rien entendre; il dit que nous nous entendons pour calomnier les ſaints perſonnages qu'il révere, il eſt avec leur protégé & leur ſoutien. Il veut abſolument que je l'épouſe; il met le retour de ſes bonnes graces à cette condition. Il ne veut point ſe prêter un moment à nos vues; nos deux caffarts ſont pourtant pris. Mais mon pere n'écoute plus rien.

VALERE.

Non, il n'eſt pas poſſible qu'il s'obſtine après les preuves que nous lui fournirons; il faut lui parler.

JULIE.

Il doit bientôt ſe rendre ici pour me dire ſon dernier mot; ce ſont ſes termes. Pourvu que Damis ne l'accompagne pas, que nous puiſſions lui parler ſans témoin. Preſſe, mon ami; emploie toutes les reſſources de ton eſprit pour les convaincre.

SCENE V.

JULIE, VALERE, GERONTE.

GERONTE.

COMMENT, Mademoiselle, après la défense expresse que je vous ai faite de ne plus revoir Valere, vous avez l'audace de vous trouver avec lui. Si vous persistez dans votre désobéissance, un bon couvent me répondra de vous. Choisissez un voile, ou Damis. Entendez-vous. Et pour vous, Monsieur, vous savez ce que je vous ai dit; je veux un patriote pour gendre. Je voulois que vous vous reformassiez, que vous prissiez une autre maniere de vivre & de penser; mais loin de vous conformer à mes sentimens, vous persistez dans votre opiniâtreté. Je vous signifie que vous ne devez plus fréquenter ma maison.

JULIE.

Mais, mon pere, écoutez-moi, je vous prie; & puis vous ferez le maître de faire ce que vous voudrez. Les personnages pour lesquels vous conservez un si grand respect, ont médité de sang-froid le déshonneur de votre fille. Ils ont eu l'impudence de me proposer des rendez-vous; ils veulent m'engager à mener une vie qui vous feroit horreur.

GERONTE.

Chanſons! calomnie extravagante inventée pour me duper, pour me détacher d'eux, parce qu'ils ont la bonté de vous reprendre ſur vos défauts & vos vices, & de vouloir vous redreſſer.

VALERE.

Mais, Monſieur.

GERONTE.

Pour vous, Monſieur Valere, je ſais que vous abondez en beaux raiſonnemens; mais permettez que je ne vous écoute pas.

VALERE.

Monſieur.

GERONTE.

Encore un coup, ne m'échauffez pas les oreilles par des diſcours dénués de vraiſemblance; je vous connois, ils m'ont fait votre portrait.

VALERE.

Ce ſont leurs cœurs pervers ſans doute qui en ont fourni les couleurs.

GERONTE.

Croyez-vous m'éblouir par vos beaux mots; vous n'y réuſſirez pas, je vous le ſignifie.

JULIE.

Mon pere!

GERONTE.

Ma fille, ma petite fille. Un couvent, ou Damis; voilà mon dernier mot, vous dis-je.

VALERE.

Vous voulez donc violer vos promeſſes ; c'eſt là ce que ces Meſſieurs prêchent. Vous ſavez que j'ai votre parole.

GERONTE.

Je vous l'ai donnée lorſque vous étiez..... Vous me feriez dire des ſottiſes.

VALERE.

Mais ſi on vous montroit clairement qu'il n'y a que des ſcélérats qui aient pu abuſer de votre confiance pour noircir ma réputation. Ayez la bonté de vous prêter à l'eſſai que nous voulons faire de leur probité. S'il ne réuſſit pas, il ſera toujours temps de nous déſunir : & s'il réuſſit, ne vous repentiriez-vous pas toute la vie d'avoir pu écouter & ſuivre les conſeils d'hommes auſſi pervers.

JULIE.

Ce n'eſt qu'un eſſai. Si nous vous abuſons, je ſuis prête à ſouſcrire à toutes vos volontés, telles qu'elles ſoient. Me refuſeriez-vous cette grace. Au nom de l'amitié que vous m'avez toujours témoignée veuillez vous rendre.

GERONTE.

Je ſuis bien bon d'écouter toutes ces ſornettes. Et ſi vous m'en impoſez, conſentez-vous à épouſer Damis.

JULIE.

Oui, j'y consens.

GERONTE.

Je me rends. Je ferai ce que vous m'avez conseillé. Nous verrons les impostures de votre amant.

SCENE VI.

GERONTE, JULIE, VALERE, DAMIS.

GERONTE.

VOICI votre futur époux. Songez, ma fille, à le bien traiter. Point de mine, je vous en avertis.

DAMIS.

Puis-je vous appeller du nom de pere; est-ce que Mademoiselle se rend ?

GERONTE.

Oui, Monsieur; je crois qu'elle sera à vous. Elle a mis une condition à son consentement.

VALERE, *bas à Geronte.*

Ne lui parlez pas de nos arrangemens, ou nous ne tenons rien.

GERONTE.

(*Bas.*) Paix. (*Haut.*) Demain je vous dirai ma derniere résolution. Prenez bon courage, vous serez notre gendre, je crois.

DAMIS.

Que je vous aurai d'obligation; vous me rendez bien aise. Je voudrois déja être demain. Par Notre-Dame de bon secours, je ne dormirai pas la nuit.

JULIE.

Quel homme!

DAMIS.

Que nous serons bien ensemble; nous nous convenons si bien; vous n'aurez jamais vu un si bon mari.

JULIE.

Attendons jusqu'à demain, Monsieur.

DAMIS.

Adieu, mon cher cœur, mon petit tout tout.

SCENE VII.

GERONTE, VALERE, JULIE, ALAIN.

GERONTE.

VOILA ce qui s'appelle un bon garçon. Sa simplicité m'enchante; vous n'aurez jamais de chagrin avec lui.

JULIE.

Mais, mon pere, je ne dois être à lui que sous une condition; vous me l'avez promis. Il faut que nous

nous ſuccombions dans les preuves que nous voulons vous donner de la maniere de penſer de ſes protecteurs.

GERONTE.

C'eſt vrai ; mais vous ſuccomberez, j'en ſuis ſûr.

ALAIN, *à Valere.*

Monſieur, voilà une lettre que m'a donné votre ami Dorilas ; il m'a recommandé de vous la remettre aujourd'hui.

VALERE.

Donne. Que peut-il me mander, il n'y a pas deux heures que je l'ai vu.

LETTRE.

» L'Abbé & le Chanoine, furieux de ce que » tu tâches de traverſer les deſſeins qu'ils ont pris » d'aſſervir la nation, ont conjuré ta perte. Ils » craignent trop que tu ne deſſilles les yeux à » nos concitoyens ſur leur conduite & ſur leur » but ; & ils veulent répondre à tes raiſonne- » mens en te privant de la liberté. L'ordre eſt » déja donné ; tout eſt arrangé pour ton enleve- » ment, il doit s'exécuter demain. Ne te repoſe » pas ſur ton innocence ; ce n'eſt pas une ſauve- » garde aſſez ſûre contre leurs violences. Tu ſais » qu'on te laiſſera croupir pendant pluſieurs mois

» dans une prison ; & puisqu'ils ont assez de pou-
» voir pour t'y plonger, ils en auront assez pour
» éloigner un interrogatoire où ton innocence se-
» roit reconnue. Songe à ta sûreté ; sauve-toi.
» Attends un temps plus propice pour te mon-
» trer ; le regne de la vraie liberté viendra. Mais,
» encore un coup, éloignes-toi ; fuis ".

(*Valere continue en s'adressant à Geronte.*)

Hé bien, Monsieur, que dites-vous de cette piece ; voilà un bel effet de leur charité.

GERONTE.

Je vous l'avois bien prédit que vous vous attireriez quelque méchante affaire avec votre obstination & vos raisonnemens.

VALERE.

Mais n'est-il pas d'autres moyens de répondre à des raisonnemens ; est-on coupable pour penser autrement qu'eux. Approuveriez-vous ces violences ?

GERONTE.

Non ; il me paroît qu'il est des moyens plus doux pour ramener un homme égaré.

JULIE.

Leurs caracteres ne se démentent pas ; il faut que tout plie sous leur injuste pouvoir.

VALERE.

Tout doit être enchaîné par eux, & jusqu'aux

opinions; tout devient criminel dès qu'on ne leur plaît pas....

JULIE.

Il ne faut pas négliger l'avis qu'on vous donne; mettez votre perſonne en ſûreté.

VALERE.

Il faudra donc que j'abandonne ma patrie, parce que je voulois la voir heureuſe, parce que je ne penſe point comme ſes oppreſſeurs. Mais voici bientôt l'heure du rendez-vous : mettons les lumieres dans ce cabinet.

GERONTE.

Pourquoi ne les pas laiſſer ici.

VALERE.

Ne devons-nous pas reſter ici avec Julie; il eſt eſſentiel qu'on ne nous voie pas. L'heure approche. Tenons-nous dans ce coin : écoutons. J'entends quelqu'un qui vient.

SCENE VIII.

GERONTE, VALERE, JULIE, LE CHANOINE, ALAIN.

LE CHANOINE, *à part.*

VOICI l'heure. Mon cœur nage dans une mer de délices. Je ſavois bien qu'il n'y avoit point

de femme qu'on ne pût séduire. Je n'apperçois perſonne... il regne ici le plus profond ſilence. Appellons Julie... Julie.

JULIE.

Eſt-ce vous, M. le Chanoine?

LE CHANOINE.

Oui, divine Julie, délices de mon ame; c'eſt en ce moment que je vous prouverai toute la force de mon amour. Tout favoriſe nos vœux. Vous allez me mettre au comble du bonheur. Ah que cet inſtant à tardé de venir! Que j'étois impatient de voir arriver cette heure! Mais approchez.... que je vous embraſſe & vous ſerre contre mon cœur... Où êtes-vous Julie... Julie...

JULIE.

Monſieur.

LE CHANOINE.

Hâtons-nous. Mettons les inſtans à profit; ne me fuyez pas. Approchez-vous de ce côté-ci, que je vole dans vos bras.

JULIE.

Je crains toujours. Si on venoit nous ſurprendre...

LE CHANOINE.

Hé qui nous ſurprendroit? votre pere ne ſe doute de rien. Il eſt homme à nous voir ſans en croire ſes propres yeux. C'eſt encore un de ces bonaces qui croient que l'amour ne peut pas ſe

gliſſer dans le cœur d'un Prêtre; qui croient qu'on ne peut brûler que de l'amour de Dieu. Le bon homme! Mais je le trouve admirable; ſa ſotte ſimplicité contribuera à notre bonheur. Où êtes-vous donc?

JULIE, *près de ſon pere.*

Venez de ce côté-ci. Je ne vis de ma vie des ténébres ſi profondes.

LE CHANOINE.

Elles ſerviront notre amour. Elles me dérobent l'aſpect de vos charmes, il eſt vrai; mais ils ſont trop profondément gravés dans mon cœur, pour que je ne les aie pas préſens. Je vais les ſerrer dans mes bras; mon cœur palpite de joie. Viens donc, cher ange, que je goûte la félicité ſuprême; que je me livre.... (*Il embraſſe Geronte.*) Ah, mon adorable Julie!

GERONTE.

Infâme! Reconnois-tu ta mépriſe. Tu veux corrompre ma fille! Scélérat!

LE CHANOINE.

Heu!

VALERE.

Chut. Taiſons-nous; j'entends venir l'autre.

GERONTE.

Paix. Ne ſonne mot, ou morbleu.

SCENE IX.

L'ABBÉ, & les Acteurs précédens.

L'ABBÉ, *il heurte le Chanoine.*

HEU!... Qui eſt là ?

JULIE.

Monſieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

C'eſt vous, mon adorable Julie, cher objet de mon amour. Que de plaiſirs nous allons goûter ! de quel bonheur nous allons jouir ! quelle félicité ! Viens, ma chere ; vole dans mes bras, ne perdons point de temps.

JULIE.

Il faut avouer que je fais ici une étrange démarche.

L'ABBÉ.

Que les ſcrupules ne viennent point troubler notre bonheur ; qu'ils ne viennent point empoiſonner l'amour : livrons-nous à toute ſon ardeur.

JULIE.

Mais, Monſieur...

L'ABBÉ.

Oh, point de mais, ma chere. Je brûle d'un feu... Il eſt difficile de le peindre ; je ne ſentis

jamais tant d'ardeur. Les expreſſions me manquent pour en exprimer la violence ; mais les effets répondront pour moi. De quel côté êtes-vous donc, ma chere ? Ne me faites point languir.

JULIE.

Vous êtes auſſi d'une impatience inconcevable. Si mon pere...

L'ABBÉ.

Hé laiſſons votre pere avec ſes vieilles opinions. Le bon homme eſt pour nous, nous en ferons ce que nous voudrons. Mais nous perdons un temps précieux que nous pourrions mieux employer ; mon impatience eſt extrême comme mon amour ; nous allons jouir ſans crainte ; Valere ne nous troublera pas, demain il ſera en lieu de ſûreté. Il faut épouſer Damis... Mais je devrois déja vous tenir dans mes bras, & vous.... (*Il ſaiſit la main du Chanoine & la baiſe avec tranſport.*) Ma chere Julie.

LE CHANOINE, *bas à l'Abbé.*

Paix, mon confrere, nous ſommes trompés ; la ruſée nous à joué un mauvais tour : fuyons ; uniſſons-nous pour la perdre & l'empêcher de parler. Nous ſommes pris pour dupes.

(*Alain va dans le cabinet & revient avec deux chandelles allumées.*)

GERONTE.

Ah, Meſſieurs ! comme vous vouliez endoctri-

ner ma fille ; comme vous vouliez la conduire à la félicité éternelle. Scélérats ! n'avez-vous point de honte de vouloir commettre une action qui tend à déshonorer ma fille & désoler ma famille.

L'ABBÉ.

Comment ? vous croyez...

GERONTE.

J'ai tout entendu, Messieurs ; vite, qu'on déguerpisse, & n'entrez plus chez moi. Nous aurons soin de publier cette aventure, beaux directeurs.

L'ABBÉ.

Nous verrons. (*Ils sortent.*)

SCENE X & derniere.

GERONTE, VALERE, JULIE, ALAIN.

JULIE.

Vous voyez, mon pere.

GERONTE.

Les scélérats ! quels hommes abominables ! Comment peut-on cacher une ame aussi noire sous un dehors si honnête & si saint. Mais je brûle de publier ceci pour les vouer à l'exécration de nos concitoyens.

ALAIN, *à part.*

Quels hommes ! je ne l'aurois jamais cru ; & ils vouloient noircir & perdre mon maître.

VALERE.

Soyez prudent, on ne vous croira pas : vous ſavez comme vous penſiez il n'y a qu'un moment; rien ne pouvoit vous tirer d'erreur. Ils ont empaumé la cervelle de pluſieurs honnêtes bourgeois : croyez qu'ils vous perſécuteront.

GERONTE.

Ne parlons plus de mon erreur, oubliez les chagrins que je vous ai cauſés; je ne donnerai plus ma confiance ſi légérement : oublions-les, & leur protégé Damis. Oui, Valere, je connois la vérité de ce que vous m'avez dit; on peut cacher l'ame d'un ſcélérat ſous les habits d'un Prêtre. On peut aimer ſincérement la Religion & déteſter ſes Miniſtres.

VALERE.

N'allez pas vous imaginer qu'ils ſe reſſemblent tous : il en eſt qui ſont dignes du miniſtere qui leur eſt confié; mais ceux-là ne s'ingerent point dans les affaires d'autrui; ils ſont tolérans, ils ne perſécutent perſonne, ils n'accuſent point légérement le monde d'impiété & d'héréſie, ils corrigent leur prochain plus par des exemples de vertu que par des paroles : ce n'eſt point par un extérieur empeſé & hypocrite qu'ils ſe rendent reſpectables; mais c'eſt par une conduite irréprochable. Aimons, reſpectons les bons Prêtres, ils ſont dignes de toute notre vénération : tâchons

de les imiter ; ne cenſurons qu'après avoir reconnu clairement la vérité & les objets dignes de notre cenſure.

GERONTE.

Comment eſt-il poſſible qu'ils m'aient ſi long-temps empêché de vous rendre juſtice. Comme ils m'avoient faſciné les yeux. Mais oubliez mes torts ; je veux les réparer, ſi Julie veut bien me ſeconder.

JULIE.

Ah, mon pere !

VALERE.

Vous ſavez, Monſieur, que je brûle pour Julie d'une flamme auſſi pure que ſincere ; vous m'avez permis d'eſpérer.

GERONTE.

Oui ; je veux vous unir. Il faut nous dérober par la fuite aux perſécutions qu'ils pourroient nous ſuſciter ; vous êtes déja menacé, nous irons nous réfugier à la campagne ; & là je veux récompenſer votre droiture : nous y menerons une vie tranquille & paiſible loin des cagots & des perſécuteurs ; nous ferons des vœux ardens pour la proſpérité de notre patrie, & la deſtruction des tyrans qui veulent l'opprimer, la charger de fers & la couvrir d'opprobres.

FIN.